12^me Année. — N° 82 Août-Septembre 1926

DÉPOT LÉGAL VAUCLUSE N° 870

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

ERNST BLOCH .... *Le savoir pas encore conscient*

V. PENROSE .... *Imagerie d'Epinal*

CHARLES BRUN .... *La Cloche et le Clairon*

LÉON- PIERRE-QUINT .... *La folie d'Hamlet*

FRANZ HELLENS .... *L'Evêque*

M.-L. SONDAZ .... *De la Vénus de Milo à Joséphine Baker*

LÉON-GABRIEL GROS .... *Poèmes*

PIERRE HUMBOURG .... *Lettre à Georges Duhamel*

CHRONIQUES

LIVRES, par Gabriel d'Aubarède, Marcel Brion, Henri Fluchère, André Gaillard, Léon-Gabriel Gros, Philippe Neel. — REVUES, par Georges Bourguet. — LETTRES ETRANGÈRES, par Marcel Brion. — PEINTURE, par M.-L. Sondaz. — CINÉMA, par Jules Roque. — ECHOS.

BUREAUX :

MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal. ✾ PARIS : 6, Rue Franklin, (XVI^e)

N° 82. 12me Année. Août — Septembre 1926

Les Cahiers du Sud

Tome II. — 2me Semestre 1926.

Le savoir pas encore conscient

Ernst Bloch est l'un des jeunes philosophes les plus en vue de l'Allemagne d'après-guerre. Né en 1885, *à Ludwigshafen am Rhein, il a fait ses études de philosophie aux Universités de Münich, Würtzburg, Berlin, Bonn, Heidelberg, et possède en outre une forte culture scientifique et musicale. Son œuvre se classe déjà parmi celles qui promettent d'exercer une influence féconde. Il a publié* (1) : A travers le Désert, *études et essais;* Thomas Muntzer théologue de la Révolution ; l'Esprit de l'Utopie *enfin, qui contient une première exposition de sa doctrine. Il travaille actuellement à une nouvelle version, remaniée et étendue, de ce dernier ouvrage, désirant en faire ressortir l'idée centrale d'une manière de plus en plus concrète. « L'Esprit de l'Utopie », ce n'est pas simplement un titre à ses yeux, mais ce qui constitue proprement l'élan vital de quiconque aspire à*

(1) Chez Paul Cassirer, à Berlin.

un nouvel ordre des choses. A ce point de vue, la pensée d'Ernst Bloch propose maintes indications, non seulement aux problèmes philosophiques les plus élevés, mais encore aux préoccupations essentielles de beaucoup d'écrivains.

L'étude qu'on va lire ne fait pas partie de « Geist der Utopie », *mais peut être considérée comme une annexe de ce livre. Le lecteur appréciera de quels aperçus nouveaux elle éclaire indirectement certains problèmes esthétiques, notamment ceux qui touchent aux sources mystérieuses de l'inspiration. C'est peut-être ce qui incita l'écrivain alsacien bien connu, Schickelé, à en publier le texte allemand dans « Die Weissen Blätter », la revue littéraire qu'il dirigeait il y a quelques années à Berlin. Dans le même numéro (août* 1919) *paraissait une traduction du* Bateau Ivre *de Rimbaud.*

La Rédaction.

Vivre, c'est se dépasser. C'est là ce qui nous rend humain ; le corps ne rive plus notre tête à la terre. Si nous souffrons du vide, qui s'est fait en nous, et si le vide extérieur nous est par là rendu plus sensible, il y a pourtant dans cette souffrance même un feu rouge qui brille. Il n'est pas jusqu'au plus désespéré qui n'ait encore la force de sentir, qu'il est désespéré. Cela du moins, il le sent, et cet état est complexe : en lui il éprouve, en lui il dégage, en la retournant, cette autre donnée, nécessairement présente pour qu'il puisse encore sentir son infériorité : l'idée qu'il est possible de savoir mieux, d'être mieux. Il y a en nous, de quelque façon et où que ce soit, une bonté native, une indépendance, une jeunesse inconnue. Tout ce qu'ici-bas nous attei-

gnons, n'est pas ce que nous visions — mais si l'échec nous brise, il ne peut cependant nous faire entièrement sombrer. Il y a en nous un centre qui luit et qui est éclairé par ce qui n'est pas encore, par ce qui n'est pas encore arrivé à la conscience — et pourtant agit déjà.

Il est donc important de procéder dès maintenant, sans toutefois entrer dans le détail, à l'élimination de quelques équivoques dans le concept de l'inconscient en général pour atteindre avec le moins de confusion possible à l'état du « pas encore conscient ». Je ne peux pas me saisir moi-même en tant qu'agissant. Pas même ce fait, que je fume, que j'écris, précisément ce fait-là ne m'est pas conscient en lui-même. Ce n'est qu'immédiatement après que je puis le tenir devant moi, et ainsi, ce qui vient de passer, seul, m'est présent et coïncide avec ce que j'éprouve comme en apparence présent. Mais sans cesse le regard actif, attentif se transforme, et les objets regardés disparaissent et je ne peux de même plus les posséder actuellement. On ne peut plus les vouloir, les percevoir ou les sentir, mais seulement se les présenter par la mémoire ou plus exactement en avoir connaissance. Cependant le vouloir passé, le fait vécu ne cessent pas d'exister et continuent à agir même s'ils n'apparaissent plus dans le cercle actuel de notre regard. C'est dans le rêve avant tout, que reparaît le vouloir disparu à l'état de veille, et qu'il s'empare, sans aucune force motrice, des objets du souvenir reproduits par hallucination, les employant *symboliquement* pour un désir oublié, insatisfait ou que n'admet plus consciemment la conscience morale à l'état de veille ou devenue adulte. L'inconscient, tel qu'il se fait jour ainsi dans le rêve ou dans mainte psychose, et se rend capable de conscience, a pour ressort, pour mobile, la volonté

sexuelle ou la volonté de puissance ou les modes créaturels de nos désirs, de quelque nom qu'on les désigne, ou dans quelque ordre hiérarchique qu'on les classe. On sait que, d'après Freud, ce sont des désirs infantiles qui remplissent pour la plupart l'abîme de l'inconscient ou du préconscient dans le rêve. Et c'est là une heureuse expression dans la mesure où elle veut dire que rien n'existe dans cette région de l'âme qui n'ait déjà été jadis conscient, qui n'ait été déjà, de quelque façon, même incomplète ou fragmentaire, rendu présent pour disparaître ensuite, pour être éliminé et submergé. Ce n'est que quand le Moi du plein jour s'abstrait, que les régions « inférieures » de l'âme, qu'autrement il fait disparaître sous sa clarté, commencent à s'éclaircir ; et il est à supposer que cette faculté de produire dans le rêve des hallucinations, atteint un degré assez profond pour que tout ce qu'il y a d' « infantile » en nous, au point de vue de la volonté, ce qu'il y a d'animal, de végétal, voire jusqu'aux os, dans leurs éléments organiques et minéraux, la chaux, la poussière, tout dans notre organisme qui est un abrégé du monde, puisse être ainsi rêvé et puisse en quelque façon devenir capable de conscience, au moins dans le rêve, se revêtant figurément, symboliquement, de souvenirs humains. Il serait donc ainsi fondamentalement possible que les tendances les plus oubliées de nous-mêmes réapparaissent, tout comme les instincts et les désirs de notre enfance *humaine* parviennent dans le rêve à une apparence d'accomplissement symbolique. Le passé contenant en outre maint élément, actuellement retiré de notre horizon, substantiellement périmé, le rêve peut même, dans certains cas — bien qu'il ait la plupart du temps des bases symboliques très modernes — évoquer pour son accomplisse-

ment un monde terrestre si ce n'est même supra-terrestre, qui n'existe plus, qui ne régit plus notre vie et dont les forces, qui peuvent encore se manifester dans l'emblême du rêve, ne conditionnent plus notre avenir. Il en va de même pour la fonction de ces organes mystiques disparus, qui n'apparaissent plus que çà et là, par transe et ataviquement ou en des natures « pathologiques » et dont les phénomènes ne peuvent pas être davantage confondus avec les phénomènes de l'au-delà de notre époque actuelle qu'il faut envisager autrement. En aucun cas, ce vouloir qui subsiste végétalement, animalement, minéralement, ce vouloir périmé pour nous, ne peut vraiment participer à notre vouloir, à notre conscience actuels, c'est-à-dire être saisi comme « absolu », « a priori » ni surtout comme une forme de réalisation adéquate à ce vouloir « absolu »: pour cela, le rêve a vraiment trop son origine dans le passé et il ne montre jamais (à moins qu'il ne s'y mêle un peu de la concupiscence d'Henri von Ofterdingen), dans ce paysage de clair de lune qui n'est qu'un reflet, une vision, qui n'ait jamais été présente à notre vouloir et aux matériaux dont il disposait, et qui partant ne soit accessible dans le monde déjà donné, disparu, pré-utopique. De tout cela, il résulte que l'inconscient, tel qu'il passe le seuil du rêve, ne contient pas les volitions dévoilées et les possibilités nouvelles de l'avenir, cet autre « inconscient », mais (si l'on excepte d'étranges états, à la limite du pur « rêve éveillé ») seulement et uniquement le passé évoqué par hallucination. Il en résulte aussi que le rêve, même dans les parties occultes de ce passé, (d'époques où le monde était plus facilement et plus entièrement accessible aux regards, en hauteur et en profondeur) ne montre aucun phénomène qui empiète

sur le monde actuel et son temps et son avenir. De même qu'on a justement qualifié le rêve de fragment de vie morale infantile périmée, de même la plupart de ses contenus ne font que remonter d'un passé terrestre aboli, et l' « infantilité » de *l'étincelle*, qui ne s'est pas laissé rebuter par le monde, d'exiger Dieu, ne se mêle que rarement à cette autre infantilité inférieure et plus ordinaire du rêve, qui inversement s'est laissée rebuter par le monde et qui, partant, de l'or et de la montagne, dont elle se souvient, n'a plus à elle que des monts dorés, c'est-à-dire des dédommagements intermondains ou la langue des Dieux périmés, encore créaturels.

Mais cette étincelle, en soi levier aussi actif que caché pour nous, ne se montre aucunement dans le souvenir, dans le passé, dans l'abandon, mais seulement dans l'espoir, dans le sentiment constant que « en nous » veut dire «devant nous» et «au-dessus de nous-même». Elle nous apparaît psychiquement dans la pensée en travail de la jeunesse, dans l'attente de générations entières peu avant une révolution qui se révèle prochaine, et finalement, sous sa forme religieuse, dans le pressentiment constant, dans le rêve, rêve éveillé nous suivant constamment, d'un quelconque avenir inexprimable mais le seul qui soit adéquat à notre être. C'est la puissance d'une nostalgie *révolutionnaire* qui nous pousse ainsi, dans l'état du « pas encore conscient », et qui nous pousse non pas vers un passé, mais vers une inconnue, dont il nous fait voir en chemin la partielle anticipation. Tel est le domaine du « pas encore conscient », différent de ce qui n'est simplement « plus conscient » ou de l'inconscient tout court, avec lequel on le confondait arbitrairement, par une tout autre orientation.

Il ne s'agit donc pas ici de faire la lumière de bas

en haut, mais seulement de haut en bas. Les instincts en nous, les excitations créaturelles apparaissent bien en premier dans le temps, mais ils ne sont aucunement originels. Il n'est vraiment pas possible d'en déduire la perception de la couleur, la poussée de joie ou surtout ce qu'il y a en nous de meilleur, de plus haut, de plus pur, la conscience personnelle, l'obscure vertu héréditaire. Mais c'est l'inverse : les instincts sexuels, ou de conservation personnelle ou de puissance ne forment que des enclaves, que des préludes obscurs, déguisés, dépendants, automatiques de notre volonté et de notre Instinct « réel », « vrai », « humain », « spirituel ». Et tout ce qui satisfait ces penchants créaturels, tous les objets du monde comme du « surmonde » ancien, peut-être rendu récent dans le rêve, — tout cela est tout au plus la clef du but véritable qui nous est à vrai dire inconnu, qui ne nous est pas encore donné. Il va de soi que dans l'instinct animal se montre contenue, bien qu'encore bestiale, empoisonnée d'égoïsme, voilée par l'avidité, la volonté d'atteindre le port, l'intention absolue. De même il est possible (en se rattachant à l'incomplète défection de la volonté, à l'innocente concupiscence assignée avant tout à don Quichotte et à Henri von Ofterdingen), que dans le rêve-désir ordinaire agisse déjà en quelque façon le rêve-désir « a priori »: ce que cherchaient le tailleur de Seldwyla et le chevalier de Zendelwald, ce que la fille de Martin Salander également saisit pour la deuxième fois et plus profondément encore dans le conte « de la clef de l'Arc-en-ciel » — et qui n'est suffisamment analysable par aucune décomposition ni aucune ratiocination sexuelle. Ainsi celui qui crée s'abandonne assez longtemps au libre afflux des idées qui lui viennent, se chassent et s'enchaî-

nent, à l'enfantement sereinement obscur, aux étranges fils du chaos, à la « demi folie » en travail, pour employer le terme dont Gœthe, comme au sortir du sommeil, désignait son « Voyage du Harz ». Mais ce faisant, — c'est là un point intéressant — la « rêverie » (Phantasieren), encore empreinte de caractère créaturel, et simplement dégagée par association, — à la différence du vrai « rêve éveillé », nourri d'un potentiel originel, à base de génie — ne fait que tracer des voies, qui sont plus courtes que celles de toute réalité à peine sortie de son orbite. Quels que soient les germes du vrai désir et de son image vraie qui puissent être contenus dans le rêve-désir avec son inconsistance créaturelle, nous ne faisons pourtant finalement que nous voler nous-mêmes et dans l' « impression », dans la vibration, qui s'impose, indistinctement subconsciente ou hyperconsciente, dans les bords seulement chromatiques de la conscience, ce qui précède ne fait que plagier ce qui suit, le vertige, l'exaltation, le vaste et impur crépuscule, la forte lumière identique. Et c'est revenir ainsi entièrement au naturalisme, le plus oublieux du but, n'admettre que l'instinct sexuel, que des généralités animales et terrestres, depuis longtemps apprises et sues par cœur, que des retouches qu'un déplacement par sublimation et finalement qu'une mystification de la volonté de « vivre » dans la grande exaltation. Mais il y a là en vérité *un point originaire;* dans l'humaine aspiration agit une réalité existant totalement en elle-même, je dirai plus, la seule réalité en définitive ; et pour la saisir, rien ne me semble moins indiqué (car il ne s'agit ici ni de thérapeutique ni de névrose) — que cette façon de restreindre les problèmes, propre à la psychanalyse et cet art vraiment trop étendu de dévoiler les commence-

ments qui combinait la confession auriculaire avec les petites perceptions de Leibniz pour installer, par dessus le marché, comme mobile dans le domaine de l'inconscient, uniquement la variante médicale de Schopenhauer, l'automatique circulaire de l'animal. A commencer par l'amour, ce n'est pas un état organique mais un état théologique, situé sur un autre plan que le plan matériel, et l'existence déjà zoologique de la femme n'est qu'un reflet, qui n'a que trop tôt sa correspondance chez les animaux. Mais de même tout autre élément intensément spirituel a en nous-mêmes sa source propre de vie et c'est à celle-ci que répond entièrement notre nature pure et intacte, le penchant vers le Dieu, vers l'humain, vers la sociabilité, notre volonté d'atteindre Dieu et son empire, foyer sans cesse ardent et toujours renouvelé dans l'histoire de l'humanité : « Scintilla », l'étincelle incréée, qui finit par transformer l'appétit lui-même, qui rompt son automatisme obscur et préliminaire et permet à Eros, qui agit en lui, de se dépouiller — et non de se « masquer » — lui ouvre la porte des couleurs, du voyage, des fêtes, de la nostalgie, du retour, du mysticisme. La promesse que la vie nous a faite, nous voulons la tenir envers la vie elle-même : jamais on ne pourra, en partant de la face obscure, effeuiller d'un esprit terrestre, incrédule, le fonds *spirituel, religieux*, jamais on ne pourra le réduire à un inconscient, pas même un inconscient à la Hartmann, avec un cercle mort autour de nous. Mais au contraire le démon créateur commence en lui-même, associé non à la mer mais au ciel, non à la volupté mais à l'extase. Il s'accompagne à l'occasion de la poussée vitale, de l'indépendance psychopathique de l'homme, mais ce n'est pas là ce qui le détermine et il ne se compose point d'un passé de volitions, d'ac-

tions, de différenciations créaturelles de la conscience ni des mondes qui y correspondent. Avant tout, aux jours d'attente où l'on est sous l'action non d'un quelconque passé mais de l'avenir, dans une vive souffrance, sous la puissance du bonheur, dans la vision de l'amour, réceptif surtout dans la musique, qui de la première note à la dernière a pour but notre latence secrète et veut créer pour elle la parole, mais surtout dans le travail créateur lui-même, on franchit nettement la limite impressionnante du « pas encore conscient ». (C'est une clarté naissante, une lueur intérieure, un effort, un mystère, de la glace qui craque, un éveil, une perception qui se rapproche, un état et un concept, qui n'est autre que ces *racines* de l'âme que montrait Leibniz, ouvrant au « Sturm und Drang », comme aux faces obscures de la Nature, le fundus animalis des « petites perceptions », état et concept, qui rend accessible de même à la pensée qui monte vers des clartés plus hautes, à l'âme enveloppée d'infini, de carrières mystiques, d'une lumière grandissante venant de l'avenir, l' « inconscient » d'ordre processuel (1), et à notre « fundus intimus » l'inconscient créateur de notre plus intime *couronnement*.

Mais quelles que soient les hauteurs que nous montre cet état de pressentiment, il n'en trouve pas moins pour *s'objectiver* non seulement dans son intention « inconsciente » mais aussi dans son adéquation, toutes sortes de solutions trompeuses, qui arrêtent l'élan, qui ne font que recréer des formes fixées, gaspillant l'utopique richesse dans cette existence qui est la nôtre et la nivelant par la routine de la stylisation.

---

(1) « Prozessuales ».

C'est là ce qu'avant tout il faut rejeter loin de nous. Il arrive que tel jeune homme mûrisse, que de l'extérieur le bonheur lui sourie — et il lui semble que c'est là, ce qui germait en lui. Il y a moins de danger, à ce que son pressentiment se réalise à longue échéance, pourvu que l'élan persiste en lui. Car en tout ce qui s'en manifeste à lui, il reste, lui qui perçoit, éloigné de la réponse. On ne peut pas entrer tout entier dans les livres, dans la musique, dans une doctrine ; ainsi il se dévoile dans la conscience de tout être qui a une aspiration et veut radicalement y atteindre — que c'est une solution fausse ou tout au moins que ce n'est encore aucunement *sa propre* solution. Car il faut que ce soit l'instant qu'on est en train de vivre : lui seul, son mystère agrandi, distendu, est aussi le véritable avenir, c'est-à-dire toujours l'avenir inconnu, et la solution de ce mystère, sa possession, la face enfin dévoilée au plus profond de notre être toujours plus proche, c'est là, la vérité encore jamais éprouvée, la seule vraie, sans aucun vide détour d'anamnésie. Ainsi reparait, dans son essence même, le pressentiment, qui n'a pas été trompé, appliqué à soi-même, c'est-à-dire qu'il est moi, nous, le plus près de son objectivation, substantiel et problème par lui-même, sous la forme de la question inconstructible, qu'il est impossible de plier, pour la construire, à aucune réponse venue du monde. Mais cette question a d'innombrables manifestations souvent insignifiantes, mais qui nous ébranlent toujours également, et le mystère aux aguets de l'instant vécu apprend, justement par là, par les impressions symboliques dévoilées, agissantes, à la fois compréhensibles et incompréhensibles, à éclaircir tout au moins le plus immédiat étonnement. Rilke, Hofmannsthal (dans quelques écrits en prose) sentent

parfois l'impuissance de la langue à l'approche de cet état, sans bien savoir au juste quel monde apparait tout à coup ; mais sans faire appel aux notations plus élevées, bien qu'à vrai dire encore préphilosophiques des Russes, citons seulement un dialogue du « Pan » de Hamsun, pour faire vivre ce sentiment fondamental, qui évoque toute la transcendance, ce sentiment et son objet : « Pensez un peu. Parfois je vois la mouche bleue. Mais, les mots sont si misérables, je ne sais si vous comprenez. » — « Si, si, je comprends. » — « Ah ! bien. Et parfois je regarde l'herbe et peut-être que l'herbe me regarde à son tour. Que savons-nous ? Je regarde une tige à part, elle tremble peut-être un peu, et il me semble que c'est là quelque chose : et je pense en moi-même : voici donc un brin d'herbe et qui tremble ! Ei si c'est un pin que je considère, il a peut-être un rameau, qui me donne un peu à penser aussi. Mais parfois je rencontre aussi des hommes sur les hauteurs, cela arrive... » — « Oui, oui, » dit-elle en se levant. Les premières gouttes de pluie tombaient. « Il pleut », dis-je. « Oui, pensez un peu, il pleut » dit-elle aussi, et déjà elle partait. » On voit, combien les mots paraissent ici quelconques, ces mots, auxquels s'allume et s'étonne l'énigme vécue par nous tous, et combien identiquement se confirme néanmoins en elle-même la tendance, *l'adéquation* encore non découverte, indicible, de notre désir, de notre intensité humaine, de notre vouloir en général. Et l'on voit non moins, comment dans tous les objets du monde, dans le « Néant », autour duquel ils sont bâtis, règne un étonnement essentiel comme première et unique objectivité de leur noyau, cette première lueur où se mêle la distance et la présence curieuse des germes d'or dispersés et enfermés dans les feuilles, les animaux, les

morceaux de basalte : mystère du dieu seulement « vécu », du dieu non apparu, non couronné, non encore objectivé.

Tel est le point d'appui que doit prendre pour s'élever le désir pensé. Hélas ; la pensée du cœur commence par jeter son trait de feu en avant, dans le pays brillant d'éclairs, où tous nous nous dirigeons, où finalement nous allons délibérément, entendant l'appel de notre terme, de notre mot libérateur. Ce n'est pas là seulement une nouvelle voie qui ramène à l'ancienne réalité solide, mais la réalité elle-même se montre à découvert, le temps étant atteint, où le « fundus intimus » apparaît enfin au centre de tout. Et comme dans le conte ou dans l'époque d'autrefois, l'homme retourne, infiniment plus fort que lui-même, à ce monde inconnu, prêt à chercher, à errer, à appeler, à trouver l'Indicible, il retourne aux modes directs d'agir et de parler, au temps simultané, aux nouvelles correspondances, « défigurées » d'une âme, dont la chambre s'étend jusqu'au terme inconnu. Mais seule la connaissance philosophique, en question ici, est la lampe qui change en pierre précieuse, elle est l'arrivée du ministre dans les prisons du démiurge Pizarro, accomplissement du Grand Œuvre — elixir de vie, transmutation des métaux, mot magique — idéalisme magique sur les bases du rêve de vérité, planant au centre de toute chose, sur les bases de la question inconstructible, de la chose en soi, qui est ce qui n'est pas encore, le suprême avenir, enfin vrai présent, problème pour soi-même doué d'existence, utopie encore inconnue et inachevée. Une fois encore la philosophie se trouve tournée vers le Mythe, vers un autre Mythe qu'auparavant, le dernier avant le grand détour, ce mythe d'Utopie, qui dès les premiers jours du monde,

a poussé essentiellement les Juifs comme les philosophes et qui, les uns et les autres, eux, les adorateurs inquiets du Dieu *invisible*, de l'Absolu tout nu, les a nécessairement rendus suspects à toute théologie qui s'arrête à mi-route, devant un tout bien fini et représentable par images. Ce n'est pas que le compartiment secret en chaque objet doive contenir encore beaucoup de documents et de développements, comme aux temps passés, où un gigantesque « emballage » accompagnait toute profondeur et où le mythe (dieux, ciel, puissances, splendeurs, trônes) était tenu pour essentiel. Non, mais c'est en dormant et sans bruit qu'Ulysse vint à Ithaque, et c'est justement à Ithaque qu'il vint en dormant, cet Ulysse qui a nom Personne, et à cette Ithaque, qui peut être précisément la manière dont cette pipe est là, ou paraît tout à coup la chose la plus insignifiante, mais qui fait s'arrêter le cœur et qui fait que la permanente pensée semble enfin se regarder ; et avec une telle force, une si immédiate évidence qu'un saut en fait dans l'encore inconscient des choses, un saut qui ne ramène pas en arrière, et qu'avec le regard attentif, soudain définitif de celui qui regarde l'objet, le visage d'une chose encore sans nom s'est levé dans le monde — fugitif et menacé — pour ne le plus quitter. Ainsi donc le pressentiment pensé tolère encore en nous les penchants, les désirs créaturels, et avant tout les satisfactions possibles dans le monde, les maigres paradis de l'impropre Logos, comme des jalons inférieurs et pour leurs correspondances, mais il n'y trouve de détente ni émotionnelle ni philosophique, et il cherche au contraire, inlassablement, de son point de départ originairement humain, religieusement apriorique aussi bien l'intention ardemment spirituelle que sa profonde adéquation, supé-

rieure au monde et tout intérieure. La Terre Promise n'est pas sur la terre, qui peut dans le cas le plus actif ne pas faire obstacle à son apparition, et dans le cas le plus spirituel peut être une flèche, une intention entièrement visée, un lieu du souvenir : et ainsi le savoir inconscient, ne nous pousse en rien vers un chiliasme quelconque avec une joie parfaite sur terre et la stylisation des œuvres — mais il ne fait que donner la vie à des expressions ouvertes, supérieures à la forme comme l'action, et correspondant à celles-ci comme corollaires lointains, se dévoilant, à l'immortalité de Dieu, prodiges inconnus de la Vérité.

Ernst BLOCH.

Imagerie d'Épinal

I. — JACQUES CARTIER

Mer Atlantique.

Profils sur voiles, toiles boréales:
«Grande Hermine», «Petite Hermine», «Emerillon»,
tiroirs gonflés sur les rayons d'équateurs ronds.

Les feuilles et les écorces grandissent,
massifs à l'ombre des îles de médecine.

François, le doux compagnon
tient sa main sur l'air, les pignons
et la transparence des pigeons de Chinon.

Les caravelles amazones,
et les vierges, dans l'eau qui dansent
sous les palmes, épaisses barques.

Vers la France
se fournit un coin de garenne à peupliers.

Trois juillet, quinze cent trente six, aux balcons croisés
de St-Malo (les épices aux ports du Nord),
les archers ouvraient la bouche;
à droite et à gauche,
dix chefs indiens tournaient la tête.

II. — EMIGRANTS

Les fiancés sur le port, aussi enrubannés
que les langues de devises, les oriflammes
de la frégate.

L'oiseau de paradis, souple, part sous les palmes.

Pour l'embarquement, un homme-trouvère joue ;
à Rouen, dans les pupîtres du collège,
les mappemondes, et les cartes d'ancien monde.

Les fiancés se sont dit
des mots comme des perles sous les eaux,
entraînés par le fleuve de fruits et d'oiseaux.

Au bord du fort, les singes sont accroupis,
et la fiancée à panache recharge
les pistolets.
Sur les nappes,
bougent les plumes des pirogues.

Mille lieues: la grande Mademoiselle fronde
à Paris.

III. — LA PEROUSE

Le botaniste de l'Ile de Pâques,
et le géographe d'avril
montent chercher les simples :
une australe étoile.

L'anneau de l'équipage, la plage
et les frégates sur les anses.
Quelques hommes doux commencent
des signes.

Adam pose son pied nu sur les veines d'arbres.

Ce matin, le long
des ponts, pour les parfumeurs de la Reine,
les carrosses,
la goutte d'eau des roseraies
courant les fils de Versailles; les
mappemondes, les bougies encore allumées.

V. PENROSE.

La Cloche et le Clairon

(FRAGMENTS)

J'ai longtemps hésité pour savoir si je donnerai à ce que je pense la forme d'un roman ou d'un ballet. Il y a des inspirations avec lesquelles on peut faire des locomotives, des symphonies, des natures mortes, des journaux, des cirques. Mais l'inspiration n'avertit pas de ses préférences et lorsqu'on l'utilise sans la satisfaire elle se retourne contre nous.

Depuis quelque temps, j'ai l'âme pleine de soleil, de sable, de jeunes filles, de bateaux. Tout cela remue, prend des poses, se déshabille, flotte, chavire, me persécute, me ravit. J'ai dans le cœur un village, une route, des raquettes de tennis et le cerveau bourré de cette laine avec laquelle on tricote de si douillets pull-over. Au fond peut-être devrais-je tricoter ce que je ressens. La tête se penche comme vers les plus rudes, et seuls, les doigts travaillent. Seule la teinte des fils se repère à l'âge, aux soucis, aux mœurs de la tricoteuse.

Les veuves honnêtes n'osent guère s'évader au dela des violets et des gris ; les vierges rôdent autour des candeurs ; j'ai connu à Epinal une femme de gendarme : elle concevait la chaussette comme un drapeau.

Les portières de maisons closes confectionnent avec des aiguilles en acier des cache-corsets pour leurs petites filles qui préparent le brevet à l'institution Fénelon ou au Pensionnat Jeanne d'Arc.

Satie écrivait des morceaux en forme de poire, saurai-je réussir une page en forme de chemise américaine ou de bas cycliste ? Mon tourment galope autour de cette formule. Il ne s'arrête et ne prend un peu de repos que lorsque j'ai prononcé trois fois à haute voix la phrase suivante : « J'aime l'été ! » C'est clair, cela ne sent pas la magie, c'est loin de tous les « sesame » prétentieux et presque aussi joli de simplicité que « Perlimpimpin ». Je tiens ce secret d'un jeune homme qui est mort après avoir changé quatre fois de sexe en une année au gré de la saison. Sa dernière expérience lui fut fatale quoi qu'il en eut tenté de plus dangereuses. Sa témérité demeure légendaire ; il se faisait souvent protographier, se regardait dans les glaces passé minuit, et créa pour un music-hall intime dont il était à la fois spectateur, directeur et acrobate en chef, le numéro qui devait faire plus tard la fortune de Barbette.

Son courage avait eu tour à tour raison de la pesanteur, de la tuberculose, du néo-impressionisme, de l'attraction moléculaire. (Il avait monté sur les données de cette loi le dernier spectacle du Moulin Rouge.) Il devait, hélas, échouer dans la synthèse de l'amour.

Un automne entier, il fut don Juan : il choisit ses maîtresses dans toutes les classes de la société. Il commença son exploration sous les plus heureux auspices, prenait conseil des jeunes femmes pour initier les matrones, faisant judicieusement dans la passion la part de la gymnastique, de l'intelligence, de l'instinct, de l'ébénisterie, de la natation, de la métallurgie, établissant des

statistiques, organisant des catastrophes, usant avec discernement des odeurs et des parfums, dosant le mercure et le pain, le porto et la tyrrhoïdine, les épilatoires et les stupéfiants.

Au premier gel, il licencia ses maîtresses et prit des amants. Il dut abandonner son quartier sur la réclamation d'un contrôleur des contributions directes. Cela ne le découragea point. Dans un lit à inclinaison variable, devenu femme par le sortilège dont il était coutumier, il reçut les hommages de la magistrature, du petit commerce, de la pègre, des administrations et de l'armée. Sa luxure lucide établissait des comparaisons, traçait des parallèles, étiquetait, goûtait, comparait sans rien adopter. Dans ses rares minutes de solitude, il jouait à pile ou face avec une médaille à l'effigie de l'amour. Si grande était sa maîtrise qu'il gagnait à tous les coups. Mais il n'en tirait pas plus de vanité que Pasteur après le vaccin, ou Berzélius après le classement.

Le printemps venu, il voulut se reposer. Mais sa double attitude n'avait pas été sans créer des conflits inextricables. Ses anciennes maîtresses et ses amants nouveaux étaient en proie à la jalousie. Adroitement il rapprocha les deux groupes et sut faire mille petits bonheurs particuliers de cette détresse générale. Enfin le quatorze juillet ponctua de bombes et de pétards, l'achèvement d'une œuvre colossale ; les derniers accouplés partirent vers les plages ou les montagnes, dans un bruit de marseillaise et le jeune homme retrouva son sexe, comme un vêtement un peu usagé mais commode pour les vacances.

C'est à ce moment que je fis sa connaissance. Aussi des lambeaux de belle saison restent attachés à son souvenir, et voilà pourquoi je le retrouve derrière toutes

mes inspirations au soleil, au sable ou à la menthe. Dès les premières lignes de cet essai, son fantôme guidait ma plume, balançait les navires, jonglait avec les balles, et me laissant hésiter entre la phrase, la mesure, le pas ou le cri, se déguisait successivement en veuve honnête, en femme de gendarme ou en maquerelle pour le seul plaisir d'intriguer. Je me laisse toujours prendre à ce jeu subtil dont on ne connaît vraiment toutes les règles qu'à la minute, à la seconde, à la fraction de sconde, suspendue entre la fin du coma et le début de la mort.

A dix ans, j'ai dû interrompre ainsi un roman sur la chevalerie dont le début m'avait été inspiré par une supercherie analogue. Et, depuis, que de poèmes inachevés, que d'essais tronqués, que de périodes coupées au ras des lèvres par la fantaisie de fantômes inconnus. Mais revenons à l'été, serrons de près nos souvenirs, accrochons-nous aux robes de temps qui étaient de voile jaune citron ou violette de Parme, tenons ferme les avirons des petits bateaux, soyons intransigeants sur le chapitre des cheveux que les femmes coupaient pour la première fois cette année-là depuis Ninon de Lenclos. Avec ces menues certitudes, la phrase magique, de l'encre pour huit jours et des conserves, j'ai l'impression de ne plus m'embarquer à la légère.

*
* *

Ce fut l'année où je résolus de prendre mes dernières vacances. Je me trouvais déjà trop vieux pour ce nom léger qu'on donne au repos ; il sent le chocolat et la tartine, il a les jambes nues et porte un chapeau Jean-Bart. Je fis part de ce scrupule, dans l'omnibus même

qui me conduisait à l'hôtel, au jeune homme qui devait m'enseigner la phrase magique et que le hasard venait de placer à ma droite.

Il me répondit poliment qu'il s'appelait Laurence et qu'il partageait mon indécision. Sa simplicité me mit en confiance. Je ne savais pas alors l'expérience précise qu'elle dissimulait. Le chemin suivi par le coche ne nous livra son secret qu'à la dernière extrémité. C'était, ce secret, un petit carré d'outremer sillonné d'oiseaux blancs au bout de la ruelle en pente. On eut dit une fenêtre ouverte, un message bleu, un col de matelot. « Allons, murmura mon compagnon devant cette révélation, cette fois-ci, ce seront encore des vacances. »

Depuis, j'ai pris des congés, j'ai fait des convalescences, des fugues, des villégiatures, des haltes, des cures, mais je n'ai jamais plus retrouvé cette sensation de pantalon brusquement coupé au dessus du genou, de faux-col éclaté, de brioche et de bouquets.

L'eau et le sable servaient jadis à mesurer le temps. Les chronomètres assument depuis quelques années cette répugnante besogne. Désormais affranchis, la goutte et le grain, de connivence avec le soleil, font souvent oublier aux hommes ce qu'ils étaient chargés de lui rappeler à chaque instant.

Elle coule, déferle, sifflote ; lui épouse la mer, surprend les rivières au saut du lit, mordille le pied des fillettes. Séparément, ils sont dune et cascade, étang et miroir, source et vitre. On s'y désaltère, on y pose le front. Dans le paysage de mes dernières vacances, au fond d'un golfe roux, l'eau et le sable s'étaient trouvés réunis par le hasard, à nombre égal de grains et de gouttes. Ils formaient une plage : on y pouvait, selon

les goûts, cultiver des ombrelles, ou s'allonger tout simplement en fermant les yeux.

Laurence ne parvint jamais à faire pousser une ombrelle. Moi non plus. Mais nous savions en revanche très bien nous étendre côte à côte et nous étions passés maîtres en l'art de fermer les yeux.

— Qui es-tu ? demandai-je à Laurence.

— Peu importe, me répondait-il. Ne cherche pas à savoir... Les compagnons d'été n'ont pas d'état-civil.

— Cependant...

— Je suis né dans une ville. Beffrois, casernes, briques, fer forgé, lierres et lilas. Mon père sonnait les cloches, ma mère servait à boire aux soldats. Depuis, j'ai dans le cœur une cloche et un clairon. C'est gênant. Je suis tiraillé, je ne peux exister par moi-même. Mes amis me donnent une forme, mes ennemis une autre. Longtemps, je me suis laissé bâtir de toutes pièces, au hasard des circonstances. Ceux qui aiment la force, m'ont trouvé fort. Ceux que touchaient plutôt les grâces mièvres m'ont prêté une santé délicate. Ceux qui prisaient l'esprit m'en ont donné. Ceux qu'un vertige louable inclinait à la profondeur m'ont toujours déclaré profond.

De temps en temps, les plus sages avaient des doutes. Ils trouvaient brusquement devant eux un Laurence qu'ils ne parvenaient pas à faire entrer dans le cadre habituel, un Laurence suspect... Mais avant de me condamner sans retour, ils pensaient avec affection : « Il est incompréhensible ». Ces mots comportent mieux qu'une absolution, ils dessinent une auréole. Le vent changeait-il, le ciel se couvrait-il, mes chaussures étaient-elles trop strictes : je méritais cette auréole.

Imposteur ? Comédien ? A aucun moment, je le

jure. Je ne prenais même pas le soin d'entretenir les illusions qui naissaient spontanément à m'écouter parler, à m'entendre penser, à me regarder vivre. Je ne suivais aucune méthode, rien chez moi n'était préconçu, je jouais cartes sur table. Pourtant, on devait m'accuser un jour d'avoir triché.

En vérité l'amitié est une usurière sentimentale. Elle m'avait prêté à la petite semaine une somme considérable de vertus et de vices décoratifs. Sans avoir sollicité de crédit, je me trouvais accablé de dettes criardes dont l'échéance approchait.

Pour retarder ma faillite, j'ai bien songé à l'inflation, à la gloire, ou ce qui revient au même, mes derniers amis y pensaient pour moi. Hélas, j'avais presque trente ans. C'est l'âge ingrat. Notre époque appartient indistinctement aux bébés prodiges et aux vieillards. Dans son tumulte, redoutant l'erreur, la déesse sans trouver le temps de s'arrêter entre la nursery et le cimetière balance des berceaux ou capitonne des cercueils. Je compris qu'elle se refuserait à l'étreinte rapide sur un canapé, de cinq à sept. C'était à la fois trop tôt et trop tard. Alors, pour tenter ma chance, je voulus vieillir. Il y a, quelque part en Allemagne, une ville rose à cheval sur deux rivières. Là demeure, au fond d'un jardin où pousse le mandragore, un curieux homme surnommé Vlado Gertner. Il fait danser les paralytiques au son des orgues, mène les aveugles au cinéma, accouple les vipères avec les chiens. Il possède un aquarium où les poissons fument la pipe, un perroquet dactylographe, et des recettes pour toutes choses. Il guérit les âmes avec des drogues, les corps en soufflant dessus, fabrique l'opium avec les cheveux de la femme et l'écorce du bouleau. A son côté, Voronoff balbutie, Einstein s'écroule, Faust est ridicule.

C'est à lui que j'allai demander un soir la vieillesse immédiate. Ma requête l'étonna, puis devant mon insistance il se mit au travail : toute la nuit sa chambre fut éclairée. Les orgues ne cessèrent de tonner. Le perroquet dactylographe attrapait au vol le secret de ma vie pour le piquer à la machine. L'aube vint. Les coqs ne chantèrent pas. Vlado sortit enfin de chez lui. Il portait gravement un petit fascicule dont la couverture illustrée comme la clef des songes, représentait une femme à la mode de 1890 chevauchant une demi-lune.

— « Laurence, me dit-il, je n'invente rien. Voici ma bible. J'ai beaucoup réfléchi sur votre cas. Pour vieillir prématurément, il vous faut fatiguer vos sens dans tous les sens, apprendre la géographie et un peu d'économie politique. Dès votre retour en France, abonnez-vous à « L'Illustration », au « Journal des Débats », au « Temps ». Forniquez, soyez homme et femme pour ne plus rien être, abusez du sel pour en perdre le goût, buvez de l'eau, dégoûtez votre esprit et votre estomac.

Voici un cahier plein de recettes (il me tendait la clef des songes). Seulement, méfiez-vous: votre jeunesse aura d'inévitables révoltes, et si vous vieillissiez trop promptement, la mort profiterait d'une hâte mal réglée. Vous serez averti de son approche par une musique glacée qui surprendra votre tympan, un air aigre de flûte et d'épinette et par une odeur de pomme mûre...

Alors, si vous ne voulez pas encore mourir, abandonnez immédiatement ce qui vous occupera, consultez le petit livre : il vous dira ce qu'il faut faire pour revenir en arrière. Si vous commettez une imprudence et si le désespoir s'empare de vous, écrivez-moi. Je viendrai... »

Je rapporte ces propos après bien des années. Ils me paraissent aujourd'hui suspects. Mais à l'époque de mes

dernières vacances, je ne doutais pas de leur vérité lorsque Laurence me les tenait, allongé sur le sable, et que les mots tombaient un à un de sa belle bouche dédaigneuse.

*

* *

La raison nous tue, la logique nous empoisonne. Ce sont des mères dénaturées. Quand l'esprit était petit, au lieu d'organiser ses premiers jeux avec amour et prudence, elles l'on mis en nourrice, à la campagne, chez ma Mère l'Oie. Ah ! le bon lait blanc à la noisette et les dodo-l'enfant-do. Tous les mois, le chat botté qui est le facteur du village apporte un mandat pour la pension de l'enfant. Et le temps passe. Chère compagnie sous le ciel léger : Princesses, feux-follets, les frères du Petit-Poucet, la Marjolaine et Cendrillon.

Puis un jour... télégramme ; le chat botté pleure en le remettant à ma Mère l'Oie qui tremble et lit : « Ramenez bébé de suite. — Logique et Raison. »

Le drame commence là : B A, ba, 2 et 2 font quatre... l'esprit est en prison pour l'éternité. Latude élevait, dit-on, des araignées. Adorable jeu dans une bastille de pierre et de fer, avec geôlier, poternes, voûtes, guichets et oubliettes. Mais, au fond du cachot sans murailles, on a d'autres amusettes plus tragiques. On joue à la ligne droite, au carré de l'hypothénuse, à la relativité, à la critique de la raison pure, à l'homme est petit, à la terre est ronde.

Qu'on rencontre ou qu'on rêve après quelques années de ce régime, un personnage comme Laurence, on s'en détourne avec dédain. Tout dans sa manière de vivre ou de mourir prend l'allure d'un insupportable défi. Moi-même, je sens bien que j'en parle sans tendresse pour

me délivrer de lui. Ah ! que n'ai-je plutôt, ce jour de juillet, rencontré sur la route un villageois plein de bon sens, ou un jeune homme sans avenir. Je n'aurais pas à me mesurer aujourd'hui avec une image redoutable, qui bouscule mes certitudes et trouble mes sens.

*

* *

Chaque matin, Laurence dépouillait son courrier dans le jardin de l'hôtel. Il me permettait de lire par dessus son épaule. Ses correspondants habitaient tous les lieux célèbres de la terre pour la mollesse de leur climat, la beauté de leur paysage ou la magnificence de leur histoire. Ma connaissance des langues vivantes se limitait au français, à l'italien et à l'allemand ; Laurence, qui le savait, me disait en faisant sauter les cachets : « Beurrez les toasts, c'est de l'anglais ». Ou bien : « Allez faire un quart d'heure de gymnastique suédoise : cette lettre vient de Stockholm. »

Au demeurant, voici quelques-unes des phrases éparses dont je me souviens :

« ... vous êtes certainement un mathématicien né... Attaquez-vous sans délai aux propositions de Fermat... Peut-être vous livreront-elles leur secret... »

« J'ai confiance en toi. Si tu voyais comme notre enfant est beau... Malgré tout, je crois que tu seras un père modèle. Je t'attends... »

« ... Que penseriez-vous d'un début dans « Britannicus »... vous seul, je crois, pourrez renouveler ce personnage... »

« ... doué pour les affaires comme vous l'êtes, l'entreprise doit vous séduire... le pétrole est à fleur du sol... d'ailleurs, vous l'avez promis... »

« ... ce roman dont vous m'aviez raconté les principaux épisodes, je l'attends comme une preuve d'amitié... Combien de pages manque-t-il encore au chef-d'œuvre ?... »

« ... ich mochte dich noch einmal sehen... noch einmal dich lieben, dich küssen und dann in deinen lieben sterben... »

« ... una revoluzione... forse che si. Ma non sensa te. Ai promesso... »

« — Je suis insolvable, murmurait Laurence... insolvable. Puis, abandonnant son rocking à un balancement plein de reproches, il concluait : allons nous foutre à poil et nous baigner. »

Alors, il gagnait la plage au pas de course talonné par le remord blanc et léger de son peignoir et je le suivais anxieusement, comme s'il avait résolu de se suicider.

Le sable crissait sous ses talons roses, puis, résolument il plongeait dans la mer qui jetait des fleurs en gerbe et tressait une couronne de remous au désespéré.

Etonnés par çette disparition brutale, les enfants arrêtaient un instant leurs jeux, des jeunes filles au tricot perdaient le compte de leurs mailles, un nuage s'immobilisait sous le soleil. Laurence était mort... Mais il ressuscitait à vingt-cinq mètres, crachant avec grâce, et d'un cri rompait brusquement le charme.

Ce cri libérait les ballons, faisait accoucher les seaux de leurs patés, décrochait le nuage, rattrapait les mailles et les rapportait aux jeunes filles surprises. Inconscient de ces miracles, Laurence revenait à petites brasses nonchalantes, sans forfanterie, puis il disait en s'échouant : « J'aime l'été. »

« J'aime l'été. » Je te retrouve avec joie au cours

de ce récit périlleux, phrase magique. Tu viens à point, car, depuis que j'écris sous la dictée de la mémoire, j'essaie vainement de sortir de mon trouble. Je t'avais placé au début de cette narration comme ma sauvegarde et mon soutien. Autour de ton dessin net, tout s'organise un instant avec calme, avec clarté. Proposition simple (sujet, verbe, complément), tu enfermes le mot le plus humain et la plus lumineuse saison dans ta perfection grammaticale.

Tu me rappelles le seul moment où mon héros, lavé par la mer, piqué par le soleil, presque nu, était sincère. Tu es la seule de ses paroles où ma confiance fatiguée se repose, reprend haleine.

« J'aime l'été », c'est-à-dire Laurence avait ton âge, il vieillissait d'un jour en vingt-quatre heures, comme toi. La cloche et le clairon ?... symbole transparent d'une âme ardente qui se cherche entre tous les mysticismes et toutes les actions... Vlado Gertner ? un mensonge.

Mais le fantôme jaloux que je porte en moi, se révolte devant ce dépouillement trop hâtif à son gré... Il a peur sans doute que je l'abandonne trop vite... il veut vivre encore un peu au battement de mon propre cœur. Alors, il brouille de nouveau les cartes, réveille en sursaut tous mes souvenirs à la fois, jambes, regards, roulements de tambour, chutes d'avions, chapeaux, sons de guitares, nichons, fusées...

— Est-ce une mobilisation ?

— Grâce... Laurence... tu vivras... je te le promets... tu vivras... aussi longtemps que moi... c'est juré... mais ne me tourmente plus.

Charles BRUN.

La Folie d'Hamlet

(en 5 tableaux)

Hamlet et le Doute se promenaient sur l'Esplanade gratuite du Chateau Dynastique. Ils rencontrèrent le rat. Derrière eux l'ombre. Puis le chateau Dynastique, qui la masquait. Ah! Que ce défilé pouvait être triste!

Puis vint la Tristesse et sa dame d'honneur. Le rat grinça. Une armée battit du tambour. Hamlet reparut avec le Doute. (Et sa mère vivait encore! Pensez un peu!). Derrière eux l'ombre. Derrière To-Be donne le bras à Not To-Be. (Hamlet se retourne et les sépare. Jeu de scène). C'était encore plus triste.

A l'aube cependant Hamlet reparut seul. « Fait-il jour ou nuit, demande-t-il? » On célèbre son 300.000ᵉ anniversaire. Hamlet est si vieux! Quelle fête! Quelle fête! Hamlet défile. Derrière les musiciens. Mais les instruments ont été graissés par Hamlet de telle manière qu'ils ne rendent aucun son. C'est lugubre.

Repasse le rat. Hamlet s'effraie. Comprend trop tard. S'excuse. Hamlet dissimule. Ah! Comme Hamlet pense à autre chose. Il pense à sa santé. Ophélia en pâlit de dépit. Ah! comme ils se sont éloignés du chateau Dynas-

tique. Hamlet pleure. Il s'écrie: « J'ai pleuré! Action! Action! » Mais aussitôt: « Ai-je pleuré ou ri? » C'est infernal.

Une armée de tableaux s'avance. Ce sont les portraits des Rois. Hamlet arrête le dernier et le giffle. La toile crève. Horreur! Par le trou s'échappe un crapeau. Hamlet crie : « C'est mon âme ! » Il faisait nuit. Et bientôt la nuit seule demeura.

1919.

Sommeil

Telle une falaise, telle une montagne, telle une avalanche Ardas Adaribante s'écroula. Etant bien tombé, il s'endormit. Sa femme lui dit :

— Ardas, n'oublie pas qu'à sept heures, demain matin, tu dois être couronné président des Nations!

— Remonte le réveil, fit-il.

Et tels furent ses derniers mots.

*
* *

— ... Que les nations sont petites comparées au sommeil.... Ce sont les ilôts d'un océan.... Et il y a toujours trois fois plus d'eau que de terre....

... Je ne veux plus présider ces lopins solides..... Mais voguer.... J'assagis la mer.... C'est moi son Roi....; de droit divin...; plus de campagne électorale... Droit absolu....; les vagues sont mes sujets...; plus de réveil...

Tiens ! il me semble pourtant que le réveil sonne !

Qu'il appelle comme les Sirènes de..... Mais elles ne m'auront pas! Comme Ulysse, je boucherai mes oreilles. Si je n'ai pas de cire, j'ai des oreillers, des draps, des couvertures.... Tiens ma femme est près de moi! Couchée dans les édredons. Elle les accapare. Mais je les tirerai à moi. Je ne me laisserai pas vaincre.... Je me recroquevillerai.... Je ne veux pas entendre.

Ah ! Leurs cris redoublent... Elles hurlent ! Je suis transi... Leur chant se prolonge... Arriverai-je au bout Au bout de quoi? Le son perce les obstacles, traverse, arrive jusqu'à moi... Je suis menacé. J'ai froid.... Un gouffre... La lumière... Ah !

Non ! Sauvé ! Le réveil ne sonne plus. Il ne sonne plus du tout. C'est vrai... Douceur... Calme... L'océan s'ouvre à nouveau, avec d'infinies et moelleuses perspectives.... Je suis fort. Je suis grand. Je roule et coule une opulente vie de tout puissant.....

*
* *

Huit ans après, Ardas Adaribante s'éveilla. Sur le même lit, sa femme était morte de son trop long repos. Ardas très amaigri, prit son chocolat et son journal. L'univers se battait pour cinquante prétendants à sa succession.

— Terre et mer ! s'écria-t-il ! Mon réveil est arrêté. Voici donc pourquoi je n'ai pu être couronné! J'intenterai un procès au fabricant!

Pourquoi ne m'a-t-il pas fourni une horloge comme celle de Strasbourg? La guerre n'eut peut être jamais éclaté !...

1917. Léon PIERRE-QUINT.

L'Évêque

Depuis le matin très tôt la procession se déroula dans ma tête. La veille, j'avais commencé à la sentir comme une odeur d'église. Elle me sortait maintenant par tous les sens. Ce n'était pas un jour comme les autres ; je ne respirais pas le même air, les objets avaient changé de visage, même les plus grossiers, comme les tonneaux du magasin, dont le ventre contenait des liqueurs. Ce ventre gonflé, avec son robinet, n'était plus ce matin qu'un beau cercle accompli.

C'est que la veille, grand'mère, chez qui je passais mes vacances, avait dit : « Il faudra se lever demain de bonne heure pour dresser le reposoir. » Ainsi, la maison allait offrir une chaise à Dieu.

Je passais presque toutes mes journées parmi les tonnelets et les bouteilles, respirant le parfum des liqueurs qui se dilatait à tous mes coins ; les cellules de mon corps étaient une pyramide de petits verres remplis de cognac ou de bénédictine, et lorsque Mademoiselle Adèle, regardant si grand'mère n'arrivait pas et clignant de l'œil, allait au petit comptoir de zinc me verser un demi-verre de liqueur jaune, je m'approchais avec la même crainte et la même volupté qu'en me rendant à cet endroit de la maison où régnait une odeur d'urine, aussi enivrante que celle du kummel.

Ce matin, Mademoiselle Adèle n'était pas à son comptoir ; Joseph, le contremaître de la distillerie, la remplaçait. Je la savais occupée, avec Angélique, à dresser le reposoir dans le corridor, derrière la porte cochère.

La cuisine qu'Angélique avait lavée, reluisait comme une âme après la confession. Joseph avait quitté son tablier de toile brune ; on ne le reconnaissait pas, tout blanc de linge empesé au cou et aux poignets. Sa barbe noire était fraîchement taillée, et son gros ventre, d'ordinaire si négligé, se tenait bien sous un gilet de fantaisie barré d'une chaîne d'or ; là aussi, un simple cercle avait remplacé la tonne habituelle.

Le magasin sanctifié, avec ses barriques, ses bouteilles et ses bocaux, n'était qu'une théorie de cercles purs dont les couleurs chantaient.

Il me semblait qu'en un si grand jour la porte ne dût s'ouvrir que pour respirer. Mais il entra des hommes, à qui Joseph servit à boire ; je le vis boire lui-même un petit verre et pensai tout à coup à celles qui travaillaient au reposoir et ne buvaient que l'air du ciel.

*

* *

Je m'élançai vers le corridor. Le reposoir était presque achevé, construit avec des tables et des étagères, sur quoi l'on avait déplié des nappes fines. Mademoiselle Adèle posait les cierges dans les chandeliers. Angélique arriva, on eût dit sur la pointe des pieds, chargée de fleurs artificielles ; sa poitrine enfermée dans une robe sombre semblait empesée. La grosse tresse noire de Mademoiselle Adèle, deux fois enroulée, lui faisait une couronne. Elles souriaient toutes deux en travaillant et m'invitèrent à gravir les marches de l'autel.

Lorsque je fus en haut, ému comme si Dieu eût déjà été là dans l'odeur blanche des nappes, je regardai la rue, blanche de soleil. Elle aussi avait pris un autre air ; on l'aurait dite agenouillée. En face, l'une des tourelles de l'hôtel de ville, dont j'admirais souvent la hauteur, s'était élancée davantage depuis la veille. A côté, la porte des caves à vin, ouverte toute la semaine, avait été fermée, et à la place du trou noir, dont j'avais toujours peur, on voyait une figure paisible, ornée de cuivres. Aux fenêtres du cordonnier, entre la vitre et

le rideau, on avait posé des bougeoirs avec des bougies neuves.

Je descendis prudemment les marches et allai voir de près cette rue dont le pavé brillait ; en pente droite, effilée par le bout, elle ressemblait à un cierge penché. Les passants marchaient vite sur le trottoir, laissant le milieu comme s'ils avaient peur de le salir. Tous ces visages portaient un vrai plaisir dans les yeux. Comme eux, je pensai en même temps à Dieu et au pâtissier.

*
* *

Vers dix heures, grand'mère nous appela. Joseph, Mademoiselle Adèle et Angélique allèrent se placer derrière la fenêtre du petit bureau du rez-de-chaussée où l'on avait déjà allumé les bougies. Pour nous, les fenêtres de l'étage furent un meilleur point de vue, où l'on se sentait grand, maître de tout. Là aussi des bougies brûlaient. Il entra du monde, des vieilles femmes que je ne connaissais pas.

Je collai ma figure à la vitre et ne bougeai plus, le cœur battant déjà dans le vaste monde des toits et de la rue, où les hommes et les fumées semblaient également attentifs. Le pavé attendait une marche divine. Sur le trottoir, les gens arrêtés attendaient aussi. Et les fenêtres étaient couvertes de visages impatients. Les oreilles bien ouvertes, indifférent au bruit des conversations derrière moi, j'écoutais un bruit d'anges qui descendait lentement vers nous.

J'étais occupé, depuis une minute, par une ombre ; elle prenait tout une fenêtre, tandis qu'une autre, à côté, baignait dans le soleil. Les bougies y brûlaient différemment. Soudain un mouvement se fit sur le trottoir et toutes les têtes se tournèrent vers le même endroit. Il me sembla que le pavé frémissait. En même temps, j'aperçus Angélique qui puisait dans une corbeille de fleurs coupées et les dispersait par poignées autour d'elle ; un peu plus loin, la femme du cordonnier faisait comme elle, mais je remarquai qu'elle répandait

plus de feuilles que de fleurs. Les pierres transfigurées furent la deuxième merveille du matin, et lorsque les premiers pas touchèrent ce frais tapis, je fus persuadé que la procession commençait seulement d'avancer et qu'elle se montrait à moi avant tous les autres.

Elle vint vers nous comme une colombe apprivoisée. Les enfants blancs faisaient des pas d'oiseaux. J'enviai ce qu'ils portaient. Pourquoi ne marchais-je pas comme eux sur un tapis de fleurs, portant dans la main un lis artificiel plus lourd que la réalité ?

La procession coulait maintenant comme une rivière. Des jeunes filles passèrent, chargées sur leurs épaules d'une Vierge énorme. Mes yeux tombèrent sur leurs belles poitrines, qu'un ruban bleu purifiait, et s'y jouèrent quelques instants sans remords. Puis vinrent des femmes et puis des hommes. Je grandissait avec eux, portais tout ce qu'ils portaient, marchant comme eux les yeux baissés. Bientôt je ne regrettai plus de n'être pas deux jambes de la procession ; avec mes yeux et quelque chose en moi qui battait plus vite que tous les pas, j'étais toute la rue et plein de ce qu'elle portait.

Une fanfare passa lourdement comme un vaisseau de cuivre dont la musique fit grincer les vitres, et laissa derrière elle un sillage qui se balança quelque temps.

Tout le blanc avait disparu. La procession poussait comme une forêt de prêtres longs et droits qui annonçaient déjà Dieu. Quelque chose approchait, comme un chant d'alouettes venant de haut, de loin, pleuvant et sautillant dans l'air ; c'étaient les clochettes de l'élévation qui ordonnent de se mettre à genoux, de fermer les yeux ou de regarder le sol. Mais comment eussé-je fermé les yeux devant ces moines qui passaient maintenant, plus fiers que des bouleaux ? Ah ! que j'aurais voulu être l'un de ces moines, le plus haut et le plus droit, dans cette robe divine, et pour ma vie entière !

Soudain mes yeux s'élargirent. Etait-ce vraiment un homme ou une apparition ? Quelque chose arrivait, entouré de splendeur, qui dépassait tout ce que j'avais vu jusqu'ici et avançait d'un air si solennel que j'en

fus un moment ébloui. J'entendis derrière moi un cri étouffé : « L'Evêque ! » Toute la rue fut à lui, tous les hommes, les toits et les fumées. Il se pouvait que ce fût un homme, puisqu'un visage s'ouvrait au sommet de ce monument en marche et qu'une main levée bénissait, tandis que l'autre s'appuyait sur un bâton d'or recourbé par le haut. Cet homme était le plus beau et le plus grand que j'avais aperçu de ma vie. Des lumières jaillissaient à ses pieds comme des miracles ; son immense chapeau d'or projetait des rayons dans le ciel. Un vol de pigeons bleus fit un cercle au-dessus de lui et toutes les cloches se mirent à sonner à la fois.

L'évêque était si grand et si majestueux que je fis à peine attention au dais sous lequel marchait Dieu. Lorsque les encensoirs volèrent, il me sembla que les fumées s'en allaient vers l'évêque et que Dieu, à côté, tout petit, dans l'hostie à peine aussi grande que le châton de sa bague, n'avait vraiment pas besoin d'un si large reposoir, tandis que l'Evêque restait debout.

Dès qu'il eut disparu, je fermai les yeux. Ce n'était pas la sonnerie des clochettes qui me l'ordonnait ; l'émotion me donnait le vertige. Lorsque je les rouvris, tout était fini. La foule envahissait le pavé et écrasait les fleurs. Je me détournai, rempli de dégoût. Grand'mère soufflait les bougies.

Je traversai le salon encombré de femmes et me hâtai de descendre, comme si maintenant je me sentais trop haut pour une fin si laide.

En bas aussi on avait éteint les bougies. Le bureau était vide. Je marchai sans savoir où j'allais, cherchant quelque trace de cette matinée surnaturelle. Une prodigieuse erreur semblait avoir bouleversé la maison. Dans le corridor j'aperçus Angélique qui défaisait déjà le reposoir ; elle se dépêchait, enlevant tout pêle-mêle, et paraissait essoufflée. Je me demandai à quoi ces nappes blanches, ces chandeliers et ces fleurs avaient servi.

Au magasin, Mademoiselle Adèle, aidée de Joseph, servait comme d'habitude. La boutique était pleine d'hommes qui buvaient et d'autres qui faisaient remplir des bouteilles, comme si la procession leur eût donné

soif. L'odeur habituelle avait repris le magasin et les belles courbes, tantôt si pures, se gonflaient de liqueurs provoquantes. Je sentis mon ventre, que j'avais oublié, s'arrondir et fut pris d'un besoin. Là-haut, l'odeur de l'urine embaumait.

J'y étais à peine, quand grand'mère m'appela. Je m'arrachai à regret à cet enivrement. Elle voulait me montrer aux vieilles femmes qui étaient venues voir la procession. « Mais où donc étais-tu ? me demanda-t-elle, nous t'avons cherché partout. » Je dus leur dire mon nom, mon âge, répondre à leurs questions saugrenues et souffrir leur émerveillement. Tous ces chapeaux noirs me regardaient avec curiosité, comme si j'avais poussé là soudain, moitié ange, moitié diable. Elles agitaient sur leur tête une froide musique de jadis, et il me sembla que leurs vilaines mains allaient s'unir pour m'étrangler. Je voulus m'échapper, mais l'une d'elles me prit le bras. Un affreux sourire faisait remuer sa bouche, ses yeux et les épis noirs de sa coiffure.

— Quel bon petit moine cela fera plus tard ! dit-elle en me regardant comme l'enfer.

Grand'mère répondit :

— Ce serait un grand bonheur pour nous.

J'avais les deux mains prisonnières, le ventre me faisait mal d'avoir uriné trop vite. Je tirai de toutes mes forces pour m'échapper.

— Eh ! bien, fit grand'mère, où veux-tu encore t'en aller ? On te questionne, réponds donc !

— Je veux être évêque ! m'écriai-je, tirant toujours pour me défaire de mes liens.

Un vieil éclat de rire me glaça. Elles parlaient toutes à la fois :

— Evêque, évêque ! Quel enfant ! C'est magnifique, il veut devenir évêque, comme ça, tout d'un coup !

Le rire aussi écrasait les fleurs.

Je m'élançai hors de ces mains et descendis au corridor pour aider Angélique à défaire le reposoir. Mais elle avait déjà fini cette besogne ; la porte cochère était fermée. Je trouvai Angélique à la cuisine en train de faire cuire le déjeuner.

Franz HELLENS.

LE NU AUX SALONS

De la Vénus de Milo à Joséphine Baker

Les peintres modernes ont inventé le cubisme, peinture sévère, faite non plus pour la joie des sens et les nobles soucis de l'âme, mais qui s'offre au spectateur de bonne volonté comme un ardu problème, machiavélique et inutile, dont la solution n'engendre que des formules, dont le développement n'accouple que des nombres.

Comment des yeux qui avaient contemplé les Renoir dans leur douce fraîcheur pouvaient-ils supporter cette triste peinture ? En vérité ils se révoltèrent, et des propos assez vifs furent échangés entre les artistes et la foule.

Mais on s'accoutuma peu à peu à l'idée que l'incohérent, le désordonné, l'inhumain étaient fils de l'art aussi bien que le délicat, l'émouvant, le sublime.

Cette erreur de pensée eut ses apôtres et ses martyrs, elle eut aussi ses fidèles. Aux premières révoltes succéda l'indifférence et, un beau jour, le laid eut sa côte dans la nouvelle esthétique. Péniblement le public gravit les rudes chemins qui conduisent à l'admission sinon à la compréhension de telles œuvres.

Les peintres naturalistes eux-même subirent cette influence. La déformation remplaça l'équilibre, l'étran-

ge délivra du souci de toute harmonie. Ainsi naquirent les nus désastreux qui déshonorent nos Salons.

Ignorants des lois physiques qui régissent les caractères et les tempéraments, et de l'anatomie pour l'avoir mal observée, ils arrivèrent à un symbolisme de formule assez enfantin qui ne donna que de navrants résultats.

La gloire charnelle fut exprimée par des bassins énormes qui n'évoquent en réalité que des maternités trop nombreuses — la force par des jambes courtes, trapues, épaisses, l'élégance par la minceur exagérée et l'absence de volume, chair ou muscle.

Au fond, la réalité est autre, plus subtile, plus savante aussi. Tout s'équilibre dans le corps humain. Telle courbe en amène une autre; telle partie dominante veut la compensation d'une rivale atrophiée.

Le peintre doit tout voir, et plus profond et mieux; qu'il nous épargne le spectacle de ses faiblesses ou de ses ignorances s'il prétend à quelque maîtrise.

Ce qui fut trouvé laid des siècles durant ne saurait être beau par la volonté d'un homme de mauvais goût, et le caractère, quel qu'il soit, ne doit jamais exclure l'harmonie et l'équilibre. Mais c'est précisément l'œuvre du créateur de découvrir ces deux qualités et d'imposer leur règle au modèle qu'il veut nous présenter.

Et qu'on ne dise pas : *mon modèle était ainsi.* L'amant doit choisir sa maîtresse et le peintre le thème sur lequel vont fleurir les arabesques de son inspiration.

Cette laideur admise, devons-nous en conclure que les femmes modernes sont particulièrement mal bâties, qu'elles ont perdu cette perfection des contours, ce moelleux des formes, cette délicatesse des chairs toujours voilées, aux tons exquis et nuancés, s'opposant aux accents plus vifs de ce que l'air et le soleil caressent et patinent ?

Doit-on penser que le souci de la couleur rosée propre aux femmes grasses fait dédaigner aux artistes la ligne élégante et solide qui distingue les corps exercés, adroits et sains ?

Il me semble que la femme, malgré la mode qui la brime sans cesse, s'obstine à être belle, et d'autant plus

que le sport et l'hygiène, tant en faveur à l'heure actuelle, la préservent de s'alourdir. Si les peintres prenaient des sportives comme modèles, ils nous épargneraient ces pauvres corps si étrangement malades qu'ils nous imposent au nom du caractère.

Comme si la beauté était banale, insipide, ennuyeuse, indigne d'être contemplée et aimée !...

Que de beaux corps minces, aux cuisses longues et renflées, aux seins menus et bien en place, aux bras souples et arrondis, aux dos solides où s'entrecroisent des muscles impérieux. On les voit sur la plage, à l'heure où les jeunes filles alternent la nage et les exercices physiques, et dans les clubs sportifs féminins.

Ce sont des femmes bien modernes, types de notre époque, plus que la bretonne aux attaches épaisses, à la face charnue, aux lourdes mains.

D'ailleurs Renoir la fit, chair splendide, abondante, sans histoire, lisse comme un beau fruit et comme lui sans pensée, ivre de sa couleur, respectée du soleil qui la mûrit sans la ternir, éclatante de rose, grasse, jeune, féconde et paresseuse, femme éternelle à travers la femme d'une heure dont la beauté un jour l'éblouit.

Ne reprenons point son œuvre qui fut parfaite et fermée comme un beau cercle, mais regardons plus avant dans le monde actuel, et cherchons le type qui le caractérise.

J'ai dit plus haut qu'il était sportif, par conséquent musclé, long, mince, avec des rondeurs solides; net, s'offrant au dessin comme les femmes antiques, Atalante ou Vénus, suivant sa fonction et son âge.

Mais depuis que la femme s'est découvert des droits au travail, à l'indépendance, à la virilité en un mot, elle a perdu beaucoup de ses qualités essentielles et l'homme qu'elle attaque et rivalise se venge en ne l'adorant plus.

Les écrivains ne parlent plus d'elle avec les accents d'autrefois. S'ils consentent parfois à évoquer l'amour, ce n'est que pour décrire leurs troubles érotiques : initiations, découvertes, désenchantements, à travers les femmes rencontrées, anonymes amantes si mal aimées.

Et le retour à soi, férocement, et au partenaire fait à son image — interversion qui n'est le plus souvent que narcissisme.

Une anecdote amoureuse, littéraire ou picturale, est mal séante de nos jours.

On peint encore le nu, parce que certains amateurs le réclament, que cela se vend bien et peut faire s'il est réussi le succès d'un Salon; par routine aussi et par métier ; mais on le traite comme n'importe quel sujet avec la même désinvolture, la même indifférence, la même ignorance de sa vie propre, de son moi sensible et de sa poésie.

Il y a cependant un nu idéal dont le modèle éveille en nous le maximum de sensations heureuses, et nous porte à l'enthousiasme et la contemplation.

Il est numérique — rapports de nombres; et géométrique — rapports de volumes et de lignes.

Il n'y a qu'une place pour les seins et qu'un écart : c'est celui qui forme avec le creux léger qui marque la base du cou un triangle isocèle. De même pour chaque point.

Cette mystérieuse attirance des nombres crée la musique des formes où chacune apporte sa note juste et son apaisant accord.

D'ailleurs le cubisme a fait la preuve par neuf de cette théorie. Mais il eut le tort de la concrétiser, dépouillée de cet apport d'erreurs, d'hésitations, de poésie que lui donne la vie et sans lequel il demeure science ennuyeuse et exacte, non invention et synthèse comme doit être toute œuvre d'art.

Le plus beau modèle, le plus noble est la Victoire de Samothrace qui s'épanouit et se matérialise dans la Vénus trouvée à Milo.

C'est le type de femme que peignirent David, puis Ingres : les belles Satines, l'Odalisque et la Source.

On le retrouve chez Renoir, mais alourdi, plus sensuel, moins soucieux de la précision de ses formes.

Ce qui le distingue est la prédominance des épaules sur les hanches ; nettement marquée chez les Egyptiens, elle aboutit à une équivalence chez les Grecs.

On sait que le tour de hanches de la Vénus de Milo est égal à son tour de poitrine. Les épaules sont donc droites et larges, les seins petits, ronds et bien suspendus, les cuisses renflées, le mollet musclé et placé haut. Les attaches sont fines.

Il est sain, car les poumons sont à l'air et respirent bien; il est droit, agile, ne se déforme pas. Il est chaste car le ventre et les hanches, région vénusienne, n'imposent pas de trop riches rondeurs.

Cependant, lorsque une mode nouvelle imposa à la femme, une vie plus sédentaire, par conséquent plus alanguie, plus délicate, plus somptueuse, les muscles du dos, non raccourcis par d'intelligents exercices, se relachèrent, se couvrirent de graisse, et les épaules mal soutenues, retombèrent en avant allongeant leur ligne en col de cygne, élégante beauté d'une race dédaigneuse de ce qu'elle ne montre point et recherchant furieusement cette grâce de l'épaule qui tombe et s'efface.

C'est la femme de Botticelli, de Cranach, de Fouquet et plus récemment de Modigliani chez lequel se retrouve le plus aigü de ces caractères : aristocratie, volupté et misère physiologique.

L'épaule cache la poitrine maigre, les seins s'allongent et prennent du volume. Le dos est rond, gras, marqué d'un sillon qui appelle le désir et le rêve amoureux. Le ventre, très développé, est porté en avant et les hanches continuent sa richesse. En remontant il rejoint les seins : la taille est donc inexistante, et, pour la marquer les femmes de ces époques portèrent des corsets bien lacés dont l'effet ajoutait à l'artificiel d'un tel comportement.

Elles mangeaient peu pour éviter cette lourdeur honteuse qu'elles observaient chez leurs mères ; car la gracile femme que chantèrent les poètes romantiques, Elvire ou Marguerite Gauthier, devait mourir poitrinaire à vingt ans ou, à moins de trente, fournir la caricature de ses plus beaux modèles. Les tableaux de genre montraient une douce fillette au long col gracieux, aux tombantes épaules, accompagnée d'une mère énorme, menaçant lendemain.

Cette déformation rapide est compréhensible, car cette attitude illogique ne se cultivait que par la pose alanguie propice à l'invasion graisseuse. Le ventre non soutenu par une ceinture musculaire, s'élargit et se développe démesurément, alors que l'épaule prend une ampleur qui gagne le cou et le haut du bras.

Rien n'existe hors de ces deux types, le thoracique et l'abdominal, qu'erreur, anomalie ou monstruosité.

Au premier qui est droit et fier s'oppose le second qui ondule et plie chez les êtres jeunes comme les longues feuilles des arbres tropicaux. Les hanches s'élargissent comme une bienheureuse amphore, et le peintre y enclot toutes les joies charnelles, toute la plénitude des voluptés humaines, toute la richesse de ses souvenirs amoureux.

Toutes les lignes minces, sinueuses, élégantes, viennent aboutir à ce centre pour s'y épanouir en gloire inattendue, en forces secrètes comme la luxure et l'amour.

Vénus de Cranach ou femmes de Botticelli vous parlez d'un même ciel et venez apporter au monde le chant mineur qui répond à la mélodie glorieuse de vos sœurs guerrières, reines des danses et du soleil.

Notre époque revient par le sport, le travail, le sens du pratique et de l'utile au type thoracique. Van Dongen nous présente des femmes longues, fines, élégants audrogynes que le partenaire peut enlacer au son des jazzs trépidants, pour tournoyer avec elle dans un corps à corps absolu. Mais elles sont un peu minces pour fournir l'élément d'un morceau pictural de densité et de durabilité.

Celles de Bosshard sont plus solides, plus belles, plus désirables. Que sa couleur arrive au degré de force que possède déjà son dessein et nous aurons par lui des nus somptueux et pleins de noblesse.

Les Anglais et les Américains, lassés de nos petites femmes de camelote, menues, vulgaires, inexistantes, nous ont importé leurs belles danseuses dont le talent plaça le music-hall au premier rang des spectacles parisiens.

D'abord ce furent les Hoffman' girls, pareilles à des chevaux fougueux, puis actuellement les girls qui dansent aux Folies-Bergères.

A demi nues, elles restent chastes, car leur beauté distrait de toute impudique pensée. Elles exécutent des danses gymnastiques, dont la perfection s'allie à leurs formes charmantes et en rehausse les impeccables lignes.

Et enfin, Joséphine Baker, joyeux démon doré, les domine de son absolue nudité.

L'instinct s'épanouit en elle et règle sa danse. Elle s'amuse et nous divertit, beauté offerte dans la primitive expansion de son âme ingénue.

Regardez-la danser et voyez jouer toutes les courbes de son corps, tous les muscles jeunes qui lui donnent tant d'adorable plénitude : Les seins, le ventre, les cuisses sont d'une perfection inégalable.

Un entrainement rigoureux fait qu'elle ordonne à sa gracieuse machine comme il lui plaît. Le geste est direct et va droit au but ; aussi acquiert-il une force, une grandeur, une sécheresse dépouillée qui atteint souvent au sublime.

Dédaignant le symbole et tout littéraire remplissage, elle s'abandonne à la danse pure comme à un jeu royal et simple, mais à elle seule accessible.

Elle danse, elle joue. Elle est heureuse sans doute d'être si belle et si bien obéie par ce beau corps de fille sauvage qu'elle promène en la forêt imaginaire, au faîte des palmiers géants et des cocotiers prolifiques.

Elle se balance sans vertige, guette avec des postures de singe inquiet et amuseur, grimace, hurle et menace de toutes ses dents, adorablement blanches et agressives.

Joséphine Baker, joie fraîche, cœur simple, belle fille. Toutes les musiques de ton pays — que tu ne connus jamais peut-être — sont suspendues à tes petits seins.

Tu nous apportes le charme aigü et l'impudique innocence des vierges noires dansant aux pleines lunes dans la forêt gorgée de sang et de sauvages luxures.

Tu oses tout et tu nous sauves de nos ordinaires mensonges.

Et tes bras menus, jeune esquisse, nous rappellent que tu n'as pas vingt ans.

Peut-être de toi et de celles qui t'accompagnent naîtra l'étincelle sacrée qui féconde le génie et lui donne cette heure sublime qui enfante l'éternelle beauté.

La foule qui se presse à ces spectacles nous est un signe certain de la soif permanente qui pousse les peuples vers la beauté candide, élémentaire et absolue.

Qu'il vienne un homme assez fort pour abandonner la voie littéraire où s'embourbe l'art moderne, pour oublier toute scolaire influence et donner à ces sœurs de Phryné la grandeur et le style, licence d'immortalité.

M.-L. SONDAZ.

Fond d'Atmosphère

La ville entre deux eaux perdue, la trouverai-je ?
Aux quatre vents du ciel qui brisent l'horizon
S'effeuille un cœur flétri par des flocons de neige
Suivant les courants chauds et l'herbe des grands fonds.

Ville du fond marin, parterre d'anémones,
Dont fument les clochers sous les méduses bleues,
Jette l'ancre selon les ouragans d'automne
Dans le sillage blanc des astres écumeux.

Ville des faux désirs et des lames de l'ombre
Que monte un chant ravi aux coraux du sommeil
Et les oiseaux des mers chancelleront à l'aube,
Leurs ailes embrouillées dans tes algues de ciel.

Vents de la Mer

I

Ni la ville du sud,
Ni le rire des femmes
Ne me consoleront
De ma jeunesse enfuie.

Sur les quais au soleil
Entre les voiles rousses
Je n'ai pas oublié
La tristesse des hommes.

Dans le vent sur la mer
J'aime les vergues mortes
Et trouver dans mon cœur
Les roses les plus âcres.

J'ai tendu les mains
Vers le soir des môles ;
La pluie a battu
Mes yeux fatigués.

Beauté de ma vie, étoile des vents.

II

La pluie est beaucoup plus loin
Quelque part entre les mondes.

Nous dormons, et dans la nuit
Il y a le vent des étoiles
Qui a soufflé des lanternes
Et qui court entre les toits,

Il y a nous qui attendons
Au lit chaud de notre chair
Que ce vent emporte tout
Au pays d'aucun désir.

LÉON-GABRIEL GROS.

Lettre à Georges Duhamel

Qu'importe, puisque c'est toujours moi, qui suis moi !

Je suis un peu Patagon, cher monsieur et ami. Entendez que je vis seul. Je fréquente des chèvres, des vaches, et des hommes qui gardent les unes et les autres. Peu à peu — après avoir été avide de savoir comment se comportait le monde sans moi — je me suis lassé de ce jeu. Il m'arrive de ne plus lire les lettres que je reçois. Je n'aime plus écrire. Je vis seul. Je ne lis plus. Je relis. Je n'observe pas strictement cette règle. Je viens de lire vos Lettres au Patagon. *Je ne vous en dirais rien, sinon que je les aime. D'autres diront leurs raisons. Souffrez que je les aime sans raison, par amour.*

Vous êtes médecin, monsieur. Vous regardez vos malades. Vous réfléchissez. Puis vous diagnostiquez. Vous dites : « Je vois chaque jour des visages humains par centaines ». Au dessus des malades vous essayez de voir comment s'adapterait sur de tels sujets, ce code de la souffrance qu'on nomme : la maladie. Ce que vous avez fait pour le corps, vous l'avez tenté pour l'esprit. Dans la Pierre d'Horeb, *vous avez suivi la maladie de la vingtième année, sans conclure. Ou plutôt, insinuant que le temps est un remède souverain. Vous partagez cette opinion, monsieur, avec Pierre Corneille et Aristide Briand.*

Dans votre lettre sur les Aventures de l'esprit, *vous rapportez la visite de ce jeune homme impatient qui « veut un corps de doctrine » et qui finit par épouser les idées de M. Maurras. Je vous parlerai de ce jeune homme, je le connais. Je suis son frère. Vous n'avez rien dit à mon frère, lorsqu'il vous interrogea. Vous saviez qu'il est aussi vain de lutter pour le Duc de Guise que pour Vladimir Illitch Lénine. Vous méprisez la politique. Moi aussi. Mais vous avez eu tort de montrer ce mépris à mon frère. Devant lui je prends parti pour M. Léon Blum le dimanche, et pour le Général de St-Just le jeudi. Mais je prends parti. Mon frère était peut-être malade. Il fallait faire comme pour M. Brécaille, croire à sa maladie !*

Vous dites qu'il ne faut pas un corps de doctrine à la jeunesse. Mais vous ajoutez « Non ! ce qu'il faut lui donner, c'est un instrument et une lumière ! » *Mais quelle lumière, monsieur ?*

Celle de la foi ?

Vous savez bien qu'on ne donne pas Dieu comme on distribue la Légion d'Honneur ! Et tout ce qui n'est pas foi simple et pure, entre dans le corps d'une doctrine. La doctrine c'est la lampe qui produit la lumière. La lumière c'est la queue de la doctrine, comme un ventre de luciole.

Mon frère avait peut-être tort, à vos yeux, de demander « une doctrine ». Vous l'avez secrètement méprisé, non pas tant d'être tombé à droite — vous n'eussiez pas vu d'un meilleur œil mon frère centurion dans une centurie — mais vous pensiez devant ce jeune homme :

« Voici un garçon qui a l'avenir devant lui — oh ! cet avenir que l'on met devant les naseaux de la jeunesse comme une avoine que bien peu savoureront — il a l'âge

de toutes les audaces. A son âge Bonaparte songeait déjà que la France...., Michel Ange avait produit un chef-d'œuvre et fondé...., Mozart... Bref, au moment où l'on s'impose, il voudrait qu'on lui impose ! » *Puis vous avez dans le même temps confronté votre vie à la sienne.*

« Sans doute, pensiez-vous encore. Moi aussi j'ai peu ou prou opté — mais si j'avais son âge ! » *Ah ! Monsieur, si vous aviez l'âge de mon frère, vous seriez pareil à lui. Votre accueil lui fermait une porte. Tandis que si vous aviez affirmé n'importe quoi — une conviction feinte — il ne se fut pas enrôlé si vite.*

Il aurait discuté votre vérité — car la jeunesse aime discuter de la vérité, et des vérités. Il eut construit, cependant, un système bien opposé au vôtre, pour tenir devant vous. Et il eut senti monter en lui le sang de sa vérité, de ces vérités de vingt ans qui poussent dans l'inconnu et non dans les caveaux d'une ligue. La jeunesse n'aime pas qui se promène « les mains vides et le nez au vent. » *A vingt ans l'on goûte mal le repos de l'âme, le mépris de l'idéologie politique, économique et sociale. Chacun se sent dictateur.*

Mon frère, dis-je, eût construit une système qu'il aurait cru inédit, et comme les maçons mettent un drapeau lauré sur l'édifice enfin couvert, mon frère eût naturellement mis au faite de son système une lumière. Lueur venue de lui, née en lui, destinée à n'éclairer que lui. Lorsque cette lueur est capable d'éclairer les autres on a du génie. Le génie est rare. Vous êtes un peu coupable, monsieur. Vous avez raison pour ce qui est du général. Vous savez — et je suis de votre avis — que toute doctrine est un sépulcre. Mais il faut promener certains jeunes gens dans les cimetières. La vue de quel-

ques caveaux de famille me procure une joie subite. Mon frère eût aimé voir un tombeau. Et que risquiez-vous, mon ami, puisque vous n'étiez pas dans ce marbre froid, sous ces couronnes rouillées ?

Mais, monsieur, tandis que je vous dis cela, pour mon frère, j'omets de vous conter combien fut édifiante ma dernière soirée. Dans le village — le hameau — où je me suis retiré pour y trouver du repos, la coutume veut que le jeudi qui suit la Fête Dieu, au soir, se fasse la procession des cocailles. *Cette procession se fait à la nuit pleine et a ceci de particulier, que toutes les fenêtres du village, de la moindre ferme et de la plus éloignée, sont illuminées de veilleuses formées par la coquille d'un escargot. Il s'y brûle — ad majorem dei Gloriam — la plus pure huile d'olive de chaque foyer. Je vous assure, monsieur, que les yeux sont charmés par un tel spectacle, chaque profil de ces vieilles fenêtres est cerné d'une lumineuse et hésitante clarté, comme le sont les sous-préfectures au* 14 *juillet.*

Mais cela ne serait peut-être qu'un jeu sans le secours de Dieu, je veux dire du curé et de ses paroissiens. La petite église était éclairée de plus de cierges rabougris qu'elle n'en pouvait contenir. Les femmes portaient ces curieuses lampes à huile de ce pays, qui sont des poires de verre au bas desquelles brûle une mêche. Les hommes tenaient des cierges, et les jeunes filles et les enfants. Le curé — un vieillard qui a vu l'empire et la république, et qui trouvait cette dernière bien séduisante sous Badinguet — avait revêtu la plus dorée de ses chasubles, il avançait sous un dais tenu par quatre bons vieux du pays, recouverts de housses blanches comme des fauteuils, tandis que six autres bons vieux à la voix éraillée le précédaient en chantant du mauvais latin mal lu dans des missels

imprimés à Turin et déchirés. Le curé portait, dans ses mains tremblantes, un petit soleil captif d'argent doré, l'ostensoir.

Il faut avoir vu se dérouler dans la nuit — avec au loin les maisons illuminées — cette procession de gens simples, pour comprendre que quelquefois une discipline, ou un corps de doctrine ont leur valeur pour n'importe quel âge. Oh ! si vous aviez entendu la voix fausse des femmes bêler les litanies des saints : Sancta Aghata ! Omnes Sancti apostoli et Evangelistae ! *et très loin là-bas dans l'ombre devant le dais la voix des hommes plus grave qui répondait :* Ora pro nobis ! Orate pro nobis !, *vous eussiez éprouvé un sentiment de ferveur assez puissant. Moi-même j'essayais de l'oraison pour retrouver cette belle foi pure et sans oscillation de mes dix-sept ans ! Ah ! comme j'aurais aimé croire réellement !*

Devant une niche éclairée de cocailles, *l'ostensoir répandit trois fois ses rayons sur des têtes inclinées dans un nuage d'encens doux et mélancolique comme le parfum de mille fleurs ! Et la procession revint lentement vers l'église avec un* Te Deum *dans la tête. Oh ! cette promenade à petits pas...* Te Deum laudamus, te dominum confitemur... — *Oh ! pensais-je* — ce n'est pas encore ce soir que l'on décroche les Etoiles. Te astermum Patrem omavis terra veneratur ! *Mais, monsieur, j'ai désiré d'un grand cœur assister en soldat conscient à cette revue du cœur, j'ai désiré apprendre la Théorie des Anges* — Tibi omnes angeli — *et peut-être aurai-je écrit des poèmes dans le Roseau d'Or comme Jean Cocteau ?*

Comprenez-vous, monsieur, mon frère, lui, ne veut pas désirer un soir de procession, il veut prier ou rire et non pas sourire comme vous de ce que nous désirons

secrètement. Et je pourrais vous dire : « Ne vous froissez pas d'une observation qui prouve seulement l'intérêt que suscite en moi votre narration et qui part tout naturellement d'un jeune homme de ce temps-ci, accoutumé par tempérament, et par souci du style à se soumettre toujours à une règle, non par conviction, mais dans la certitude que peu importe à quelle discipline on se plie pourvu qu'on en reconnaisse une. » Ah ! je suis bien plus Karamazov qu'on ne le pense communément.

Si mon frère revient vous voir, je vous en prie criez lui : «Vive le Roi ou Vive la République », mais ne lui laissez pas entendre que nous ne recevons l'intelligence que pour savoir la vanité de toutes les règles, de toutes les éthiques, de tous les régimes.

Toute noblesse n'est qu'en nous. « C'est dans ton cœur que tu portes le royaume de Dieu », *dit l'Evangile. Mon frère ne comprend cette parole que sur les marches du temple. Je plains comme vous mon frère. Il n'a pas écouté l'appel de l'Inconnu. Ma mère affirme qu'il est plus heureux que moi. Sans doute. Mais que sert de jouir dans un cadre à vingt ans ? Ah ! mon ami, nous ne mènerons jamais une élection municipale sans doctrine. Tant pis pour nous... ou tant mieux.*

Pierre HUMBOURG.

Chroniques

LIVRES

POESIE :

LE CHEMIN SUR LA MER, par *François-Paul Alibert* (Cahiers Libres).

La médiocrité raisonneuse collée aux flancs de la poésie est de moins en moins supportable. L'esprit étouffe et hurle au souvenir de tant de bassesses, de tant de compromissions qui sont le bilan de trente ans de poésie française. C'est ce souvenir et ce sont les nausées qui l'accompagnent qui nous laissent si mal prononcer maintenant le nom de « poète ».

Quel soulagement aussi et comme l'on respire mieux à reconnaître soudain aux pages d'un mince livre les traces insaisissables et si longtemps chassées de la plus pure inspiration, de la plus créatrice. Avec quelle reconnaissance doit se faire l'accord sur la grandeur d'un véritable poète, lorsqu'on apprend, de plus, qu'il méprise le monde, les honneurs, les pauvres satisfactions dont se gorgent à plaisir tant de fabricants, et qu'il n'attend ni une épée, ni une médaille.

Comme il faut aimer qu'il vive à Carcassonne, solitaire acharné aux tresses de ses rêves, et que ce n'est tout de même pas la vie imbécile qui le dérangera de cet état de parfaite distraction auxquels quelques-unes voudraient tant parvenir et dans lequel il a, lui, Alibert, depuis longtemps noyé son ombre.

Des quelques vers qu'il vient de publier, dans la Collection de l'Horloge, monte dans un enchevêtrement de mirages, déchirant et mélodieux, l'éternel chant des prisonniers de la terre « aile d'oiseau qui saigne et se heurte aux barreaux. »

André GAILLARD.

POÈMES ET CHANSONS, par *Louis Codet* (N. R. F.).

Les poèmes du regretté romancier *Louis Codet* viennent de paraître. Ils nous entretiennent le plus souvent des douceurs de la mer catalane : Des pièces pittoresques et vives en couleur comme des affiches nous montrent des villes espagnoles, les patios des Baléares et les montagnes d'où descendent les muletiers. D'autres fois Codet montre la Normandie et la banlieue de Paris. C'est, peinte pour des verres de lanterne magique, une nature aimable, un peu de convention, en somme vue par un touriste. Nulle part l'angoisse romantique. Partout une légère fantaisie qui convient à ces notes écrites en marge d'un Baedeker sentimental. La fraîcheur est plus vive dans les chansons : D'une forme volontairement gauche elles s'imposent à l'esprit :

Si les poètes aimaient,
Parleraient-ils tant d'amour ?...
Ils aimeraient tout le jour
Et n'en parleraient jamais.

Au fond ces airs de flûte sont excessivement tristes et d'une âme qui avait la pudeur de sa mélancolie.

DANS LE SILENCE ET LA SOLITUDE, par *Germaine Emmanuel Delbousquet* (Fayard).

C'est un charmant pays que l'Albret de *Germaine Emmanuel Delbousquet.* Nous voyons bien, en lisant ces vers, qu'il y a aujourd'hui autre chose que des poètes de métro ou des lanceurs de sondes plus ou moins freudiennes. Germaine Emmanuel Delbousquet considère d'un œil lassé le monde artificiel des salons et cela nous vaut de très amusantes esquisses. Ce qu'elle veut et sait voir c'est le spectacle quotidien, la vie simple des villages avec des femmes à la fontaine, des commérages sur le pas des portes, le caquétement des volailles vernies comme des jouets. Si elle rêve de voyages ce n'est que pour échapper à la chair. Nous avons là après maintes chansons aimables les prémices d'une œuvre qui exprimerait ce désir de simplicité et en même temps de connaissance de soi qui tourmente les consciences d'aujourd'hui.

IMAGES DÉTACHÉES DE L'OUBLI, par *Georges Heitz* (l'Ermitage).

Georges Heitz est un jeune, demeuré fidèle à la technique et à l'imagerie symbolistes. Mais il y a en lui un désir d'amour et de poésie qui l'absout heureusement de ses tendances littéraires :

....Vers un rêve inaccessible et vain
Tendant toutes les voiles,
Tu rouleras plus affamé que par la faim
Du désir des étoiles.

C'est toujours de façon habile que Heitz détache ces images de l'Oubli et les compose d'une façon un peu symétrique, à la manière de Régnier. Heitz devrait s'évader de telles formules : Il n'est pas de langage déjà entendu qui puisse pleinement exprimer le cœur d'un homme. Ce qu'il nous faut ce sont des images détachées de la vie, un cœur mis à nu, un cœur sans écorce et percé d'où les poèmes naîtraient comme une sève. Il ne saurait y avoir de poésie tant que l'on conserve une croyance quelconque à la distinction de l'art et de la vie : Voici la chair de ma chair.

Léon-Gabriel GROS.

PROSE :

MONT-CINÈRE, par *Julien Green* (Plon).

M. Julien Green habite la France depuis longtemps, mais il est né de parents américains, et c'est sans doute ce double patrimoine qui explique l'espèce de miraculeuse réconciliation entre la mesure latine et les dons romanesques anglo-saxons dont ce livre est la preuve. Mais c'est surtout son objectivité parfaite qui surprend. Je crains même que la critique ne la mette en valeur d'une manière abusive. Elle aurait tort de profiter de cette réussite pour dénigrer systématiquement le roman autobiographique. Cette façon de se mettre en scène, si chère aux jeunes romanciers français, n'est pas toujours un symptôme d'impuissance créatrice, et le récit le plus objectif n'est parfois qu'une confession déguisée. L'auteur est libre de choisir la forme la plus propice au sujet qu'il ambitionne de traiter. Toutes

les manières de faire illusion lui sont permises, pourvu qu'il sache se faire croire. Telle histoire ne sera admise que s'il adopte le ton de la confidence, alors que, dans telle autre, toute vraisemblance cessera s'il trahit sa présence. Le véritable romancier serait un homme capable d'adopter tour à tour — voire, comme l'a tenté Gide dans les *Faux-Monnayeurs*, au sein d'une même œuvre — ces deux formes du récit. Mais peu de jeunes auteurs aujourd'hui consentent à méditer sur ces questions de technique. A la plupart, la connaissance des genres littéraires et de leurs conditions paraît limitative. Il me semble au contraire que seul cet apprentissage permet à un écrivain non seulement d'exprimer, mais encore de pénétrer lui-même son sujet. Un conflit de caractères, un cas psychologique, une évolution morale, un drame, ne saurait apparaître avec sa complexité authentique et ses justes prolongements, qu'à partir du moment où son étude propose un langage approprié, une forme. Celle-ci n'est donc pas une formule fixe, un métier ni un passe-partout. Elle est le résultat non d'un parti-pris mais d'un choix et quelquefois d'une invention. Elle s'élabore dans une attente qui n'exclut ni l'angoisse ni le rêve, et elle doit se renouveler à chaque nouvelle œuvre. Bien que M. Julien Green en soit encore à son premier roman, il semble bien que ces considérations lui soient familières. Le sujet (l'avarice) et la forme (le roman objectif) s'adaptent dans *Mont-Cinère* si étroitement, qu'à présent il semble impossible de mettre des avares en scène autrement. Et cette adaptation n'est pas simplement extérieure. Bien au contraire, elle est la preuve d'une compréhension profonde et originale du vice étudié. M. Green a compris que c'est seulement en refusant d'introduire dans son récit la moindre parcelle de sa vie spirituelle propre, de ses sympathies, de ses goûts, qu'un romancier peut rendre perceptible la misère essentielle de l'avare : l'absence d'âme.

Ce qui frappe surtout dans cette œuvre, c'est en effet l'atmosphère glaciale qui la baigne d'un bout à l'autre. Rythme, timbre, couleur du style, peinture patiente et répétée de tout ce qui est matière — les meubles, la vaisselle, les vêtements — et des habitudes domestiques, tout concourt à donner au lecteur la nostalgie d'une minute, d'un instant de vie spirituelle. C'est que les trois femmes qui composent cette famille d'avares en sont incapables. Pas une seule fois, M. Green ne s'est départi

de cette impassibilité voulue. On devine combien pareil effort dut être ingrat, quelle patience nécessaire, et surtout quelle défiance vis-à-vis des effets faciles auxquels se prête l'avarice. Si l'étude de cette tare a tenté les plus grands écrivains, peu d'entre eux ont résisté à la tentation d'en charger la peinture de traits atroces ou comiques, faiblesse qui fournissait à leur générosité personnelle une occasion de réagir. Ni Shakespeare, ni Molière, ni Balzac ne se sont interdit de caricaturer leurs avares, ni de faire ressortir l'odieux de leur caractère en plaçant à leur côté une victime ou plusieurs. M. Green, qui semble avoir médité avec Meredith sur la différence qui sépare le pathétique du drame pur, a évité cet écueil. Et c'est cette réserve, cette volonté de ne pas prendre parti fût-ce indirectement, qui lui ont permis de discerner un autre caractère essentiel de l'avarice : sa contagion. Mrs Fletcher est tyrannique envers sa mère comme envers sa fille ; elle est incapable de piété filiale aussi bien que d'amour maternel ; mais en se défendant d'une compassion hâtive on comprend que ce ne sont pas deux victimes qui l'entourent, mais en quelque sorte deux complices, ce vice se transmettant de génération à génération comme une tare. Complicité qui d'ailleurs n'engendre aucune sympathie, mais au contraire une haine réciproque tenace, qui n'est peut-être qu'une dépréciation inavouée de cet affreux héritage, une protestation étouffée de la nature. Cependant, l'avarice n'est pas identique chez chacune ; elle s'adapte plus ou moins aux caractères particuliers. Mrs Elliot, la grand'mère, femme énergique et froide, n'est devenue avare qu'à la suite d'ennuis d'argent (1) qui ont rendu nécessaires des habitudes d'économie ; sa fille Mrs. Fletcher, plus molle et quelque peu sensible, a pris goût à ces habitudes ; mais la fille de celle-ci, Emily, en souffre,

(1) Ennuis d'argent : « cette espèce d'euphémisme », remarque M. Green avec une ironie de styliste bien particulière, et qui suffirait à démasquer l'anglo-saxon écrivant en français. Les personnes accoutumées à lire les livres de près, relèveront plusieurs autres remarques de ce genre, touchant certaines anomalies du langage devenues si courantes que nous n'en pouvons plus sentir l'étrangeté. Par exemple : Se mettre en « manches de chemise ».

les déteste et reporte cette haine sur sa mère. Va-t-elle échapper au vice héréditaire ? On le croirait, à voir la violence de ses réactions. Mais bientôt se développe un sens précoce et monstrueux de la propriété, qui accapare toutes les possibilités de cette nature passionnée, au point d'anéantir toute sensibilité et jusqu'à toute aspiration sexuelle. Et pourtant, différentes, ces trois femmes ennemies se rapprochent de temps en temps par une hantise qui leur est commune : une peur vague de la mort. Dernier vestige en elles, mais à des profondeurs où leur regard ne peut atteindre, de quelque chose qui ressemble à une âme. Ce dernier trait, si caractéristique de l'avarice, M. Green l'a indiqué avec une réserve particulière, lui donnant ainsi du relief sans dissiper le mystère qui l'enveloppe dans la conscience des personnages. On peut attendre beaucoup d'un jeune romancier capable de réussites à la fois si fines et si fortes.

Gabriel D'AUBARÈDE.

LA BÊTE DU VACCARÈS, par *Joseph d'Arbaud* (Grasset).

Il y a dans le livre de Joseph d'Arbaud une belle histoire et un profond symbole. Je connais peu d'aventures aussi émouvantes que celle de ce gardian qui rencontre, un jour, dans les marais de Camargue, la Bête, un être étrange qui tient de l'homme et de l'animal. C'est un demi-dieu, déchu, vieilli, errant dans la campagne, qui sème parmi les animaux l'épouvante et le respect.

La Provence est le seul pays où cette rencontre ne paraisse pas impossible, invraisemblable. Toutes les religions antiques s'y sont établies. Leurs vestiges rappellent les sacrifices mithriaques, les cultes grecs, et d'autres aussi, plus anciens, incompréhensibles pour nous. Dans cette terre de Camargue où les bohémiens promènent leurs dévotions mystérieuses, où le mirage danse évoquant des prestiges féériques et surhumains, pourquoi ne serait-il pas venu chercher un refuge, le Grand Pan, exilé par l'incrédulité des hommes ? Il y trouvait des troupeaux de taureaux courant par les sansouires, des gardians, hommes simples et droits, et des poètes aussi, dans lesquels survivent l'âme et la voix des Dieux.

C'est avec une piété profonde pour les divinités mortes, un

sentiment puissant de la nature exaltée, que Joseph d'Arbaud nous raconte la fantastique rencontre. En lui aussi, il reste quelque chose de la nostalgie et du regret du gardian qui a vu la Bête, et qui la cherche, tremblant de damner son âme, mais attiré par le goût du mystère, la pitié, et peut-être un reste de respect et de vénération devant le demi-dieu. Il le voit une nuit, entouré de tous les taureaux de Camargue, attirés par le son aigre de sa flûte, entraînés en cercle par la musique qu'elle joue, musique qui est la voix même de la terre, de la nature. Vieux, épuisé, près de la mort — car les Dieux meurent aussi — il garde pourtant sur les animaux son ancien empire, et c'est aussi comme un animal que le gardian s'approche de lui. Il y a dans cette danse nocturne des taureaux une puissance visionnaire, une force d'évocation admirables.

C'est un très grand livre, une œuvre exceptionnelle d'imagination et de poésie. Il atteste une fois de plus le noble talent de l'auteur et la vitalité, la puissance créatrice de cette langue provençale, ressuscitée par les Félibres, et qui a trouvé dans Joseph d'Arbaud son poète. Prince du terroir, chanteur de la Camargue, maître d'hommes et de taureaux, Joseph d'Arbaud pouvait, seul, donner à ce fantastique récit la majesté de l'épopée. Sa prose lyrique, forte et souple comme un fer de gardian, garde l'accent rude des choses. Elle est enivrée de soleil, éblouie par les fantasmagories du ciel jouant avec les étangs, riche de mille contacts avec la terre, cette terre provençale marquée des traces laissées par les cultes millénaires. Cette prose, nerveuse et rapide, enserre le récit, le brûle de sa musique âpre et chaude, le porte d'un rythme vigoureux jusqu'au bord du Grand Abîme où le mystère s'engouffre.

Il y a des livres qui sont l'expression directe d'un sol, la voix d'une race. « La Bête du Vaccarès » est de ceux-là. Nous ne saurions jamais admirer assez ceux qui gardent la langue de leurs ancêtres, si dédaignée qu'elle soit dans les écoles et les académies. En elle s'enferment les plus précieuses vertus du pays, surtout lorsque cette langue, comme le provençal, est un merveilleux instrument poétique.

« La Bête du Vaccarès » est un chef-d'œuvre. Non pas un de ces livres d'un jour, mais une œuvre grave et profonde, chaude de lyrisme et de passion. Les paysages nostalgiques, évocateurs d'infinis, dans les jeux capricieux de la lumière et

de l'eau, y composent pour l'apparition du Demi-Dieu, un cadre de légende réel et pénétré en même temps de ce frisson surnaturel qui est le signe des lieux dédiés à l'inconnu. Et quelle tristesse n'y a-t-il pas dans ce symbole de l'être hybride qui meurt dans les marais, dernier asile où l'accueillaient la pitié d'un homme, la vénération farouche des taureaux ?

Suivant la belle tradition mistralienne, Joseph d'Arbaud a écrit une traduction française de son livre, et cette traduction, en regard du texte, permettra à ceux qui ne comprennent point le provençal, de connaître cependant cette œuvre, expression essentielle du génie provençal. Mais ils devront demander seulement à cette traduction de les aider à lire le texte, car il est indispensable de le saisir dans la langue même où il a été pensé. Nous voyons ici combien la sonorité des mots exprime le visage des images et des idées. Ils font corps. C'est un tout admirable qui évoque par sa beauté simple, sa grandeur et sa spontanéité, un fruit de la terre.

C'est ainsi qu'il faut juger ce livre, parcouru de grands vents, éclairé de reflets, plein de sève, émouvant comme le bruissement des pins, puissant comme un galop de taureaux, mystérieux comme un mirage sur les étangs.

Marcel BRION.

SOUS LE SOLEIL DE SATAN, par *Georges Bernanos* (Plon).

Il y aurait eu quelque témérité, au début de ce siècle, à parler de satanisme et à mettre en scène un saint renouvelé de la Légende Dorée. Les saints modernes, qu'ils fussent de Fogazzaro, de Colette Yver ou de Dorgelès, étaient suspects de modernisme, et leur sainteté se fondait sur des considérations sociales, plutôt que dogmatiques. Avec le Saint de Lumbres, de M. Bernanos, il n'en va plus de même ; il est orthodoxe et moyenâgeux et l'on s'étonnerait de sa tardive incarnation, si l'on ne savait que la sagesse médiévale est fort prisée aujourd'hui, et qu'il est bon ton de limiter l'histoire des idées à la Somme de Saint-Thomas. M. Bernanos donc, qui ne scelle pas sa haine de tout ce qui est actuelle et républicain, a dédaigné de nous montrer, chez son abbé Donissan, l'esprit de charité ou de tendresse. Ce sont là banales qualités, bonnes pour un laïque, et pour affiner la sainteté de son héros, il célèbre les vertus du

cilice qui déchire la peau et de la discipline dont les coups arrachent des lambeaux de sa chair. Mieux encore, il le met en présence du diable en personne, qui, sous la forme d'un maquignon, lui tient, par une nuit noire, de longs discours, et lui affirme qu'il ne pourra durant le reste de son existence, jamais se libérer de la démoniaque présence. Ainsi donc, selon M. Bernanos, (qui dut emprunter ce précieux enseignement aux Pères de l'Eglise) la communion avec le diable est condition de sainteté. Et force nous est de le croire, puisque les deux manifestations de puissance surnaturelle qu'il attribue à son saint n'aboutissent qu'à de décevants résultats : une jeune possédée, Mouchette, qui tua l'amant qui l'avait engrossée, est conduite au suicide par le clair regard et les objurgations du prêtre ; une tentative de résurrection d'enfant ne ressuscite pas le petit mort, mais déclanche chez sa mère une crise de folie. Dans les deux cas, ou tout au moins dans le second, l'abbé Donissan avait pourtant eu conscience d'un impérieux appel ; n'ayons pas l'impiété de croire qu'il s'agit de celui de Dieu.

L'état de sainteté se manifesterait donc par la tentation, et pour M. Bernanos, il ne doit être de saints plus grands que les Antoine et les Paphnuce. A moins que la sainteté de l'abbé Donissan, terrassé tout droit, dans son confessionnal, par une angine de poitrine, ne résulte de sa confrontation posthume avec Anatole France — lequel représente encore peut-être le diable. L'auteur ne nomme point expressément M. Bergeret. Mais la haine dont il l'honore, les sarcasmes dont il l'accable, et la boue vertueuse dont il l'asperge ne sauraient laisser aucun doute sur la personnalité de son Saint-Marin. Et M. Bernanos, gardien pieux des dogmes, sait ainsi ne pas manquer à la plus récente tradition, qui est de souiller les gloires d'hier, et de décocher aux grands morts des coups de pied asinins. Malgré quoi son livre comporte, en maintes pages de noble structure, d'indubitables beautés. Il aurait de quoi séduire, si de volontaires lacunes n'en obscurcissaient l'action et si d'arbitraires hors-d'œuvre n'y prenaient une déplaisante allure de déclamation politique. Mais sans doute n'est-il licite qu'à ce prix de traiter de la sainteté.

Philippe NEEL.

LE BAL DES ARDENTS, par *René Jouglet* (Plon).

Toute une vie, l'homme lutte contre les fantômes qui l'habitent, ces fantômes ennemis qui le déchirent ou l'endorment aux plages du désir.

Au détour d'un grand dessein veille une ombre fatale. Une ombre d'ombres et de couteaux dont les gestes collent à ceux de Claude et les guident vers un imprévu de raisons où la raison n'est point conviée.

Que Claude indécis et balancé entre sa femme et sa maîtresse, incapable de renoncer à l'une, ni à l'autre, ne puisse que s'abandonner à ces forces obscures et mortelles qui le commandent mystérieusement et déterminent un enchaînement de faits que sa volonté consciente ne peut modifier, qu'Isabelle sa maîtresse et que Louise son épouse, découvrant brutalement son double attachement et en même temps son impuissance à choisir, ne parviennent pas, même au cœur d'une jalouse et commune irritation, à se détacher de lui, que ces trois êtres entraînés dans un mécanisme tragique auquel rien de ce qui appartient à leur conscience ne peut plus les arracher, que tout un jeu de passions ainsi contractées puis subitement détendues parvienne à la plus extrême et périlleuse pointe de l'équilibre, à cette pointe funeste où tout est possible et d'où l'esprit n'a plus à contempler qu'abîmes et labyrinthes, qu'alors le grand choc sourd du destin à l'écho dans les cœurs longuement répercuté brise ce qui doit être brisé, et qu'ainsi ce soit la fatalité, celle d'Eschyle comme celle de Freud, qui dénoue cruellement l'action, c'est là la matière d'un beau livre. Mais c'est aussi un aveu, une reconnaissance, celle de ces nécessités intérieures qui président à la vie des instincts et qui bouleversent absurdement, terriblement, divinement, les misérables constructions d'une logique qui les négligeait.

L'œuvre antérieure de Jouglet témoignait déjà d'une rare habileté à démêler les complexes. « Le bal des ardents » achève de préciser chez ce romancier toutes les qualités du pathétique, d'un pathétique intérieur, qui lui est propre.

André GAILLARD.

LE NAÏF, par *Franz Hellens* (Emile-Paul).

Belle enfance, forêt des signes et plaisir défendu, sous tes arches fraîches descend la pluie aux talons nus.

La chair craque au feu des découvertes. L'enfant travaille comme le poète. C'est par les glaces d'une ingénuité absolue qu'il voit le monde s'offrir à lui. Rien n'est plus angoissant, aucun plaisir n'est à la fois si dur et si doux que ces aubes de la chair dont l'homme plus tard conservera la nostalgie. Le mystère qui les entoure, l'ardente et mystique inquiétude des flammes devinées, l'appréhension du voile à soulever, cette fabuleuse attente toute chargée d'échos prématurés, une étrange tension de l'esprit mal ajusté au corps, tout concourt à créer chez l'enfant un état hallucinatoire d'où le réel s'efface, où un vrai prodigieux et que couronnent des symboles démesurés pousse au travers du cœur comme plus tard l'herbe folle des songes.

Alors point n'est besoin de la nuit. Le désir qui est encore un hôte incompréhensible danse comme une flèche de soleil au plafond des années. Uu jour, il se fichera dans un étonnement comblé ; l'homme s'accomplira. Mais auparavant il y a des jours et des mois de miracle perpétuel. La mort n'a pas de sens, l'absence non plus. Une sexualité virtuelle accompagne les premiers pas d'une vie intuitive singulièrement aigüe et qui ne souffre pas encore des chaînes que la société lui promet.

De merveilleux échanges gonflent le naïf et le mènent insensiblement jusqu'à une terre de hantises où des montagnes de seins s'écroulent dans un vacarme magique. Les globes roses et charnus s'allongent, se tassent, s'immobilisent, puis brusquement s'élancent et tournent dans un branle furieux qui le laisse vif et mort sur le corps d'une Amérique nouvelle.

On sent bien souvent Hellens lui-même derrière le naïf, et il faut le remercier d'une si vive lueur portée par ses confidences sur cet âge immense et trouble d'où chaque jour assassiné nous exile davantage.

André GAILLARD.

BEAUTÉS DE LA PROVENCE, par *Jean-Louis Vaudoyer* (Grasset).

Un livre habile et simple, touchant et discret. Un carnet de route, sans doute, mais d'un homme sensible.

Comme Larbaud, Vaudoyer a des souvenirs de villes comme on a des souvenirs d'amours. Sans apprêt, mêlant la prose et les vers, croquis et romances, il les livre en homme de goût, sans abuser d'une science certaine, mais qui sait s'effacer devant l'émotion, ou du moins s'en colore légèrement.

D'Avignon à Carpentras, d'Arles à Aix et même Toulon, Vaudoyer n'a eu que des guides sûrs, et lui-même.

La chose est d'autant plus précieuse qu'elle est rare, et que l'on commençait à s'effarer en Provence de la façon dont prétendent la comprendre et l'aimer les étrangers ou même les Français qui la parcourent.

Mieux que Lhote, Vaudoyer a compris Avignon ; il l'aime comme il convient et l'avoue le plus vivement du monde. J'ajouterais qu'il n'est pas le seul à se désoler de voir se fermer les grilles du jardin des Doms à peu près au moment où le soleil se couche. La même mésaventure m'est survenue ; et j'en ai crié de colère, privé soudain, contre mon attente, de ce balancement de feuillages et de ces écharpes de vent qui m'accablent toujours d'une tendresse sans raison, mal penchée sur un fleuve infléchi comme une nuque.

Personne enfin ne saurait rester insensible à la délicatesse avec laquelle Jean-Louis Vaudoyer évoque le bel et pur amour d'Aubanel pour Zani, et à l'intelligente et persuasive justesse avec laquelle le poète de « la Grenade Entrouverte » est remis à sa place, qui est des premières.

André GAILLARD.

LE SPECTRE, par *Arnold Bennet*, traduit de l'anglais par M. E. Chardome.

On nous a parlé, naguère d'un P. E. N. Club, dont l'un des rôles serait de canaliser l'effort des traducteurs, pour que seules soient publiées, en pays étranger, des œuvres d'incontestable valeur. Malgré la méfiance que peuvent à l'avance inspirer les décisions d'un tel aréopage, on se prend à souhaiter sa férule quand on lit ce lamentable « Spectre », que M. Emile Chardome a eu l'étrange idée de vouloir traduire. Pour qui connaît tant d'ouvrages si alertes, si délicatement spirituels, si proprement « français » d'Arnold Bennett, le choix de ce mélodramatique et rocambolesque roman feuilleton fait l'effet d'une

gageure. Et l'on frémit à penser que des lecteurs de chez nous pourront, sur un tel échantillon, juger du talent charmant d'Arnold Bennett. Que fut-il advenu de Kipling, hélas! ou de Dostoiewski, si l'on avait choisi pour nous faire connaitre leur génie l'une de leurs plus insignifiantes sous-productions? Nous demandons le veto du P.E.N. Club, contre des œuvres comme *Le Spectre*, au nom même, et dans l'intérêt de leurs auteurs.

Philippe NEEL

PANOUILLE, par *Thierry Sandre.* (Editions Gallimard).

Courteline nous conta un jour l'histoire de Croquebol et de La Guillaumette, à quoi une inénarrable bordée tirée à Bar-le-Duc vaut un châtiment exemplaire, et dont la mésaventure, grossie par des récits tendancieux et par les passions politiques devient affaire d'état, et détermine la chute d'un gouvernement C'est ce thème que M. Thierry Sandre n'a pas craint de reprendre dans Panouille. Mais tandis que Courteline traitait le sujet avec son habituelle bonne humeur, et son ironie désabusée, M. Thierry Sandre, adoptant un mode plus pompeux, a pensé mettre dans le sien toutes les rancœurs et toute la vindicte d'un détenteur de la seule vérité. Pour lui, l'homme n'est loup pour son semblable, qu'à la condition d'être communiste; la source de toutes les misères humaines est d'origine communiste. Ainsi nos pères chantaient-ils, sous la Restauration: « C'est la faute à Voltaire!... C'est la faute à Rousseau! » M. Thierry Sandre clame: « C'est la faute à Cachin! »

Cachin et le régime républicain: ce sont leurs ignominies conjuguées qui valent à Panouille, paysan illettré et abruti, quelques jours de prison pour outrages involontaires à un supérieur. Un capitaine, héros sans tache, et nécessairement fervent de Maurras s'efforce en vain d'innocenter Panouille. Des communistes sournois, un colonel avide d'étoiles, (puisque républicain), un avocat hableur se liguent, pour faire du malheureux, l'involontaire martyr de la cause communiste. Des allusions transparentes à maints faits contemporains, des portraits volontairement transparents pourront valoir un succès de curiosité à ce récit aussi lamentable par son défaut d'originalité que par ses intentions. A croire M. Thierry Sandre, l'instauration du règne de Maurras

suffirait à rendre les hommes justes, placides, respectueux de leurs chefs,attentifs à leurs devoirs. Une telle conception vaudrait un sourire si elle n'était indicatrice d'un étrange état d'esprit de la jeune gent-de-lettrerie. Ne pouvoir écrire dix pages sans entretenir le lecteurs de ses récentes communions et de son royalisme, c'est d'abord manquer à cet effacement volontaire que Flaubert exigeait de l'écrivain, mais paraitre attribuer à une opinion morale et à une politique de parti une influence sur la marche des évènements et la qualité de l'esprit humain, c'est puérilité regrettable et assez attristant parti pris. La mode est évidemment plus à incriminer ici que la conviction, et M. Thierry Sandre n'ignore pas plus que maints de ses contemporains, l'art de flatter le goût de certain public; du moins pourrait il le faire avec moins de lourdeur, et ne pas tirer les effets les plus prévus d'un cliché qui a déjà beaucoup servi.

Philippe NEEL

VERTIGE, par *Andreas Haukland*. Traduit du Norvégien par Marguerite Gay et Vibeke Dahl (Rieder).

Les deux nouvelles contenues dans cet ouvrage sont autant d'un poète que d'un romancier. L'étrange aventure de *Brynhild*, emmenée par *Niklas*, bûcheron géant et féroce chasseur d'élans, dans une hutte, au fond d'une fantastique forêt norvégienne, s'inscrit dans un paysage pathétique et redoutable, qui vit autant que les héros. Eux, tourmentés du mal d'aimer ou dévorés d'une jalousie cruelle et maladroite, simples à l'excès, mais humains par le mystère incurable et douloureux de leurs élans vers des joies obscures, nous retiennent, haletants et curieux, sur leur misère farouche. Est-ce ainsi qu'on aime et qu'on hait en Laponie ? Quelle est la part du réel dans ce tableau, si proche de l'hallucination ? Les titres des deux contes : *Le Délire des Neiges* et *Une Visionnaire* ne mentent point. Il s'agit bien d'un délire, mais d'un délire persuasif, coordonné autour d'une vision centrale, délire clairvoyant qui se moque des effets et de la littérature, et relève de la magie. Hommes, bêtes, plantes, éléments, ont ici même valeur absolue. Telle tourmente de neige, telle chasse à l'élan, telle fuite à travers la forêt peuplée de *trolls*, irradient toutes les forces surnaturelles de la vie primitive, où l'être vivant sent la terreur monter en lui comme une marée.

Haukland possède une vertigineuse puissance d'évocation, un style simple et dépouillé qui n'a pas besoin de ces mots obscurs que nos régionalistes vont trop souvent chercher dans les lexiques des patois locaux pour créer leur atmosphère.

Il est bon de connaître ces productions, tirées, par des traducteurs entreprenants et habiles, des fameuses « *brumes scandinaves* ». Après *Bojer* et *Linnankoski*, voici que je découvre *Haukland*, à mon émerveillement naïf...

Henri FLUCHÈRE.

LA TSIGANE DE YENITZÉ, par *Pierre Dominique* (au Pigeonnier).

Cette plaquette, agréable à voir et à lire, semble, au premier abord, nous ramener un siècle en arrière. En ce temps-là, sultanes ou bohémiennes étaient à la mode, et fournissaient aux romanciers des héroïnes orientales, au sein plus ou moins bruni, au baiser plus ou moins brûlant, à la jalousie plus ou moins sanguinaire. Ce récit se passe pourtant après la guerre et cette tsigane, de la lignée d'Esméralda, mais plus sauvage et modernisée, prostituée féline et indépendante, envoûte un jeune officier français qui n'a rien du capitaine Phœbus. L'art de M. Pierre Dominique ménage habilement les incidents voluptueux et dramatiques de cette romanesque aventure, fatale à l'aspirant Baron, et suscite à merveille l'atmosphère érudite et nuancée qui convient à la terre grecque.

Henri FLUCHÈRE.

REVUES

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (juillet) : Une excellente nouvelle de François Mauriac, *Un homme de Lettres*. M. Henry-Petit parle de Pascal comme M. Suarès. Seulement, cette façon lyrique de s'exprimer est bien lassante quand elle n'est pas parfaite. Bel article de M. Thibaudet sur *Amiel* à propos de la thèse de Léon Bopp.

LES FEUILLES LIBRES (mai-juin) : Dans ce numéro, huit reproductions d'œuvres de Giorgio de Chirico et un excellent

témoignage de Georges Ribemond-Dessaignes sur ce peintre, dont nous extrayons les aperçus suivants :

— *Le monde que Giorgio de Chirico représentait, personne ne l'avait encore représenté... Il s'agissait d'un monde qu'on visitait pour la première fois. Et le monde que l'on visite pour la première fois a une terrible lumière de mystère.*

...On pense à quelque univers disparu qui se met à ressusciter. On ne s'y aventure pas sans entendre dans le singulier gaz occupant l'espace, le bruit de ses propres os mal à l'aise dans la chair qui se momifie. Il y aura des revenants, tout à l'heure, lorsque la nuit aura suivi ce crépuscule.

Mais il faut tout de même reconnaître que ces revenants-là joueront de la mandoline. Car nous ne sommes pas en Espagne, et nous ne verrons pas le diable avec sa guitare. Très loin, quelqu'un chante à la Napolitaine.

EUROPE (15 juillet) : La suite de l'œuvre de J.-R. Bloch, *le Dernier Empereur*. Une chronique émouvante de Stefan Zweig, *Internationalisme et Cosmopolitisme*. L'auteur allemand flétrit avec justesse ces écrivains qui s'assemblent et se congratulent maintenant, ceux-là même qui défendirent avec des gros mots leurs patries respectives au temps de la guerre.

Il est de bon ton, officiel enfin, de parler des rapports intellectuels entre nations. Alors, on sort les vieux fantoches couverts de médailles et d'honneurs : voici les représentants de la pensée du monde !

Le dernier congrès des *Pen Club* se tint à Berlin. Les anglais, les français, les italiens qui s'y rendirent doivent avoir une singulière idée de la jeune littérature allemande. Tout simplement, il n'ont rencontré ni Léonhard, ni Döblin, ni le poète Toller. Cela serait pareil en France, d'ailleurs. Et après la vision de M. Cocteau, sans doute, Thomas Mann aurait été bouleversé de nos audaces.

C'est affreux de penser à cette vaniteuse parade, quand on sent le monde prêt à vibrer, dans un même temps, pour l'union. Mais le monde est mené par ceux qui subissent déjà l'artériosclérose des années. Il faut donc que la jeunesse obtienne ses phares, étale le champ de sa puissance lumineuse par delà les frontières. Les mains tendues, pour l'amour, doivent avoir même

force, dynamisme de générations semblables. Il ne faut pas de cette vie adaptée aux corps usés, diminuée, rabougrie ; il faut notre vie brute, éclatante, mouvement perpétuel du sang dans les artères. Il faut que se parle librement la jeunesse de tous les pays, qu'elle s'unisse !

La Revue Européenne (juillet) : Etude de Daniel Rops sur *L'utilisation littéraire du freudisme.*

Les Nouvelles Littéraires (10 juillet) : M. Charensol a interviewé Paul Morand, retour du Siam. Nous avions senti avec joie dans *Rien que la terre* de Morand, une émotion qui était absente de ses livres depuis la magnifique *Ode à Marcel Proust*. Etait-ce le miracle de l'Orient ? Toutes les paroles qu'a prononcées à Charensol Paul Morand sont très belles. Nous avons retenu celles-ci qui nous touchent particulièrement :

L'affreux spectacle, à mon retour, du monde occidental aux abois, contaminant l'Orient, et de l'univers à la veille de sombrer dans un machinisme déréglé, dans l'abus des besoins absurdes et des plaisirs faciles, la vue des écrivains que j'estime le plus, amoindris et fatigués par le besoin quotidien de faire de l'argent, soit pour les nécessités, soit, plus souvent encore, pour le superflu, est une chose qui serre le cœur... Combien peu restent incorruptibles !

Plus loin nous lirons :

Plus je réfléchis, plus je trouve la religion catholique étroite, « antimoderne », inadaptable et colorée d'un exotisme judaïque avec lequel je ne me sens rien de commun. Mais ce qui me frappe, c'est la part de vérité profonde, actuelle, qu'il y a dans toutes les religions, à savoir que, pour toutes, l'essentiel, c'est l'invisible.

Les Marges (15 juillet) : M. Basler parle du douanier Rousseau avec sagesse et de charmante façon. M. Denis Saurat propose à nos méditations les catholiques Maritain et Cocteau. Il nous signale les ridicules d'un petit prince dont la frivolité excite l'admiration des vieilles dames et des petits chiens.

Je sais bien tout ce que l'on peut dire d'élogieux sur M. Cocteau. On n'a pas une intelligence aussi étourdissante que

Cocteau sans s'en servir. Tout le monde a subi le charme de sa parole, goûté l'incomparable bonheur de ses formules au petit pied. Cet amateur de musique, de poésie, de peinture, de théâtre, de tout ce qui fait art, est un jeune homme de salon comme on n'en trouve plus. Sa grâce, son prestige d'élégance en font un dandy dont on rappellera l'histoire avec plaisir — un dandy qui a su profiter de son époque comme pas un, de ses amis comme personne.

Seulement, quand on imagine le mal que de tels êtres peuvent causer, faut-il se taire ? Nous ne sommes plus en 1910. Nous essayons de bâtir quelque chose avec notre chair, notre sang, notre cerveau. Cette œuvre est faite de mystère, de foi, d'énergie. Alors, on se prend à mépriser ces faux hommes aux faces fatiguées, pour qui l'art n'est qu'un prétexte.

Nous avons assez des décadents, des êtres sans muscles. Nous avons assez des scandaleuses histoires d'un éphèbe, de ses vapeurs, de ses insomnies et de ses secrets maladifs. Le peuple qui se satisfait de telles misères, doit mourir. Nous, nous avons le culte de toutes les manifestations de la vie, qu'elles viennent des Amériques, ou de l'Asie, ou d'ici. Car les autres n'ont jamais découvert que le nombre de pulsations qu'ils comptaient à leur pouls, allongés sur un lit, orné comme pour un cadavre, où ils se complaisent.

La Revue Hebdomadaire (10 juillet) : *Murret, Sand et la confession d'un enfant du siècle*, par Emile Henriot. *L'Art et la vie sous Louis-Philippe*, par François Laveissière.

Les Cahiers Libres (mai-juin) : *L'Education de Pepita*, par Marcel Jouhandeau. Cela m'a plu infiniment. Il faudra bien mettre un jour Marcel Jouhandeau à sa vraie place, qui est une très belle place.

La Revue Nouvelle (15 juin-15 juillet-15 août) : *Le Rêveur*, par Yugeborg Johansen. *Heinrich Mann*, par Henry Poulaille. *Charles du Bos*, par Ernst Robert Curtius.

Le Mercure de France (1er juin) : *Imageries*, par Guy Lavaud.

Georges Bourguet.

LETTRES ETRANGERES

LIVRES

G.-A. BORGESE : *La Tragedia di Mayerling. La Città sconosciuta. Lazzaro.* (Mondadori, éditeur, Milan.)

Lorsque la réalité rivalise avec l'imagination des romanciers, elle crée souvent des chefs-d'œuvre. Il en est ainsi du mystère de Mayerling, ce drame de passion qui demeure encore presque inconnu, inexpliqué. Et lorsque le sujet fourni par la vie tente l'écrivain, nous avons un livre attachant comme celui que G.-A. Borgese, a composé sur la mort de l'Archiduc Rodolphe et de Mary Vetzera. Tout est fait pour séduire le romancier dans cet évènement tragique : la qualité des personnages, la destinée qui semble s'être acharnée contre les Habsbourg, le crépuscule de ces années où s'annonce la chute de la Maison d'Autriche. L'auteur a étudié tous les documents qui permettent de reconstituer en partie le drame qui s'est passé le 30 janvier 1889 dans le pavillon de chasse de Mayerling. Mais d'autres documents demeurent entre les mains de personnes encore vivantes, qui ont approché, plus ou moins, les victimes. Peut-être trouverait-on dans ceux-là le mot de l'énigme.

Le tableau que trace G.-A. Borgese de la cour d'Autriche à cette époque est extrêmement curieux, et il nous explique dans une certaine mesure le suicide de l'Archiduc. D'autres raisons que l'amour l'auraient décidé à se tuer. Opposition de vues politiques entre l'empereur et lui, échec de toutes ses tentatives pour faire prévaloir ses opinions libérales, et, peut-être, l'issue malheureuse d'un complot, en Hongrie, qui aurait eu pour but de lui donner le pouvoir. Le talent du romancier et le romanesque des évènements collaborent ici dans la composition d'une aventure pathétique, sur laquelle passe l'ombre tragique du destin.

G.-A. Borgese est un des écrivains italiens les plus intéressants. Son œuvre, déjà considérable, comprend une partie critique importante, des romans, des nouvelles, des drames. Parmi les nouvelles, le recueil le plus caractéristique de sa manière est « La Città sconosciuta ». Tour à tour inquiètes, troubles, agitées de passions et d'idées, et délicates, tendres, caressées par une sensibilité intime, ces nouvelles sont des coups d'œil

rapides jetés sur la vie profondes des âmes. Une humanité douloureuse et vibrante, palpite dans ces pages, dont les couleurs s'atténuent à la monotonie de l'existence, effleurée par le tragique et le ridicule, et qui continue, patiente, résignée, docile.

Au théâtre, G.-A. Borgese a donné « L'arciduca » dont le sujet est aussi la tragédie de Mayerling, et un drame étrange « Lazzaro ». Le point de départ en est l'histoire du ressuscité, telle que les Evangiles la racontent, mais c'est surtout le drame de l'homme, inutilement rappelé d'entre les morts jusqu'au jour où la mort de celui qui lui a rendu la vie l'éclaire brusquement et l'illumine. Dans une atmosphère sombre, hantée par la mort, avec, comme fond, le tombeau de Béthanie et le Calvaire, s'affrontent des êtres qui représentent les diverses façons dont l'âme humaine répond à l'appel du surnaturel. La figure qui se modèle le plus puissamment, ce n'est pas Lazare, mais Madeleine, qui a tout de suite compris la divinité du Maître et qui, au milieu de l'incrédulité ou de l'égoïsme des autres, s'abandonne à la joie de renoncer et d'adorer.

Ces trois aspects du talent de G.-A. Borgese prouvent sa maîtrise dans tous les modes d'expression littéraire, et le signalent comme une des personnalités essentielles de la jeune génération italienne.

MOMENTO MUSICAL, par *Mayorino Ferraria* (Madrid).

« Une émotion pure et une âme musicale forment ce livre. — écrit E.-G. Martinez dans sa préface. — Sa propre mélodie intérieure ne permet pas au poète d'écouter le bruit inquiétant de l'heure. » Les poèmes de Mayorino Ferraria sont d'un accent très personnel, et comme le titre l'indique, tendent à se rapprocher le plus possible de la musique. Certains paraissent même être des transcriptions verbales de Chopin, de Schumann. Ce poète possède une intuition musicale qui lui ouvre le monde des images sonores, et l'incline aussi vers la nature dont il aime traduire les paysages en notes brèves et aigües, d'un trait, parfois, assez japonais. Comme dans ce petit poème : « Le ciel est un sourire bleu — la mer une caresse bleue, — le soir, un lit d'or de nacre et de corail. — Comme elle s'étend doucement, l'âme, pour se reposer. »

TEATRO NACIONAL, par *Alfred. A. Bianchi* (Buenos-Aires).

Il est intéressant de suivre dans ce livre l'évolution du théâtre argentin telle que nous la montrent ces chroniques réunies par Alfredo A. Bianchi. Elles nous renseignent sur les pièces les plus caractéristiques qui ont été jouées ces dernières années et nous permettent, par là, d'avoir une impression exacte et assez complète de la production dramatique actuelle, dans la grande république sud-américaine.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE DANS LA R. S. F. S. R. (édition du Commissariat du Peuple pour l'Instruction Publique, Moscou.)

Résumés dans une courte brochure, nous voyons ici les efforts faits par le Commissariat du Peuple pour l'Instruction Publique en vue d'une réorganisation complète de l'enseignement. « La distance entre ce qui a été accompli et ce qui reste à accomplir est colossale, écrit A. Lunatcharsky ». Les documents présentés dans ce livre exposent cependant l'œuvre considérable accomplie aussi bien dans l'enseignement primaire que dans les hautes formes de la culture. L'instruction est ainsi devenue accessible à la masse des travailleurs qui en avait été écartée précédemment et qui, maintenant, selon le mot de Lénine « se porte dans un élan puissant vers la lumière et vers la science. »

« TEIGWAREN LEICHT GEFARBT », par *Franz Hessel* (Rowohlt, éditeur, Berlin).

Il y a beaucoup de fantaisie dans les nouvelles qui composent ce volume, finement colorées, mais moins « pâtisseries » que ne l'indique le titre. Une ironie discrète, aux nuances agréables, imagine tantôt la lettre d'une maîtresse de Casanova, tantôt un incident de la vie de Molière, tantôt des aventures d'un esprit très moderne ou secrètement symboliques comme « Pantomime » et « Le Septième nain ». Des poèmes écrits à Paris, des images dessinées avec un talent plein de sensibilité. L'esprit joue ici capricieusement, avec les sentiments et les idées, mais, dans son jeu, garde un sourire mélancolique et charmant.

TRAUGOTT ou « DEUTSCHLAND UBER ALLES », par *Max Uebelhor* (Oskar Wohrle, éditeur, Konstanz).

Voici un livre âpre et violent sous le masque narquois de

la satire, un livre dont le ton plaisant cache mal l'amertume et l'indignation, et qui nous présente avec une bouffonnerie tragique l'Allemagne d'à-présent. Le voyage d'un prince Fidjien donne à M. Uebelhor l'occasion de passer en revue les différents milieux, politiques, intellectuels, financiers. Ce bon et naïf Traugott est le frère du Huron que Voltaire promenait dans les rues de Paris, et rien, en effet, ne fait mieux ressortir les vices et les ridicules de la civilisation que le contraste qui existe entre elle et la simplicité du « sauvage ». Traugott élevé par un précepteur allemand, enthousiasmé par les récits de son maître, décide de découvrir ce pays divin. Il ne tarde pas à être déconcerté et vite déçu de tout ce qu'il rencontre. Les excursions du prince parmi les fonctionnaires, les artistes, les « magnats » de l'industrie, et les êtres nouveaux qui naissent d'une société en désordre, font défiler devant nous une foule de types pittoresques, dont certains, bien connus, sont à peine déguisés par leurs noms d'emprunt. Nous ne pouvons, nous, Français, apprécier exactement la portée et la saveur ironique d'un tel livre, mais ce tableau pessimiste est animé d'un verve sombre, d'un esprit parfois caricatural et un peu crispé. Intéressant, amusant, ce livre est en même temps un document très significatif de la société allemande actuelle que l'auteur a observée et exprimée avec beaucoup de talent.

REVUES

Revues Américaines. — Les grands journaux d'Amérique possèdent presque tous un supplément littéraire hebdomadaire, très bien fait et suivant de près la production intellectuelle. Parmi les plus intéressants de ces suppléments il faut citer *The New-York Times Book Review*, *The Chicago Evening Post Litterary Review*, *The New-York Evening Post Litterary Review*, qui publient d'excellents articles critiques, des analyses de livres récents, et qui, tirant sur 20 ou 30 pages, constituent de véritables revues littéraires, particulièrement représentatives de l'abondante production américaine.

Die Literarische Welt (Berlin). — « A quoi travaillez-vous ? » demande cette revue aux principaux écrivains alle-

mands. Thomas Mann répond, dans le numéro du 11 juin, qu'il réunit en volume les souvenirs de son voyage à Paris et qu'il prépare trois romans historiques « Joseph et ses frères », « Philippe II » et « Luther et Erasme ». Le numéro du 25 juin est consacré à la presse quotidienne. Il contient des articles des principaux directeurs de journaux allemands et une bonne étude sur la Presse Française, par Richard Lewinsohn.

DER STURM (Berlin). — Le théâtre moderne y est étudié par Herwarth Walden et Rudolf Blümner. « Il n'y a pas d'art du théâtre », dit H. Walden et il développe habilement cet ingénieux paradoxe d'où ressort la nécessité d'affranchir totalement le théâtre des contraintes qu'il subit et qui paralysent son développement.

THE NEW-CRITERION (Londres). — « Matins à Mexico » par D.-H. Lawrence. « La musique hindoue », par Stanley Rice. « The socratie virtues of Irving Babbitt », par G.-B. Munson. « The Romantic Fallacy », par J. Middleton Murry, etc...

Marcel BRION.

PEINTURE

PICASSO EXPOSE UN ENSEMBLE DE TOILES A LA GALERIE PAUL ROSENBERG ET CHAGALL UNE SERIE DE GOUACHES A LA GALERIE GRANOFF.

Je veux parler de ces deux exposition en toute partialité : Qu'on me condamne.

Toutes deux sont remarquables et marquent l'année de sa plus belle heure.

Au premier regard, quoi qu'on aime, on est conquis. Et l'œil maîtrisé ne sait plus se reprendre. Il erre de l'une à l'autre, baigné de tons heureux qu'il ne pourra de tous temps oublier.

Picasso, Chagall. Deux pôles autour desquels tourne le monde agité de l'art contemporain. Deux pôles, deux antagonistes, deux adversaires. Leurs œuvres respectives sont dynamiques et divergent comme les gerbes d'un feu d'artifice. Nées de soifs

opposées et ardentes, elles ouvrent les portes à la satiété bienheureuse.

Invention, poésie ; ordre et lyrisme. Toutes deux sont neuves et ne doivent à l'œuvre précédente que l'élan qui les porte au sommet.

Perfection, richesse, joie absolue.

Picasso crée dans l'équilibre, la volonté, l'harmonie visible et contrôlable et la preuve peut en être faite, comme d'un théorème, infailliblement.

La couleur est si belle, et la discipline qui la règle si haute, qu'on est saisi tout d'abord de ce respect tragique qui tient à distance tout rappel de quelque esthétique préférée.

Génie latin, et mesure. Tu fais le point du parfait et pour notre joie le stabilises. Calme génie, tu joues avec les nombres et leurs fascinantes attractions.

Inventeur des formes pures et sans vie, Picasso renouvelle ce cycle à soi, que tant d'autres, après lui, piétinèrent ; et le voilà seul, à nouveau, sur des routes nouvelles dans le monde exact des figures inhumaines. Formes musicales, profils latins, essentielles beautés que, de nous décrire, il dédaigne.

Tout est dans le trait et la couleur et c'est de leurs exquis rapports que naît l'insoutenable émotion qu'on éprouve tout d'abord, et dont le frémissement se prolonge, puis s'épanouit en certitude heureuse. Victoire picturale, et réponse hautaine et silencieuse à ses détracteurs.

Le cubisme n'avait point failli, et sa dernière parole nous apporte la nouvelle que sa formule s'est renouvelée.

D'ailleurs peut-il en être autrement d'un peintre doué comme l'est Picasso ? Qu'importe le thème sur lequel il s'exerce. Il sait toujours magistralement le développer et sa couleur domine la formule.

Puis notre esprit, à le suivre, se divertit. S'il en est encore qui s'en étonnent, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux.

Mais l'autre, doux adversaire, lutteur de rêve, s'il a quelque formule, pour notre allégeance, n'en a jamais rien su.

Slave, il apporte en soi toute l'absurde poésie où se réfugie l'âme en mal de vivre, et nous la décrit ennuagée de bleu, fleurie d'animaux tels qu'en imagina notre enfance, et peuplée de femmes fées et de jeunes hommes plus légers que des anges et comme eux errant à travers le ciel, à travers le bleu.

Couleur de sagesse et de sérénité, bleu nocturne, nuance amoureuse, voile mélancolique des mouvantes étoiles.

Couleur de rêve, tu évoques l'heure suspendue, où s'arrête la machine — enfin — et le travail, et le souci. Répit miraculeux, que l'on s'enferme ou que l'on erre ; féérie de la nuit immuable, temps cosmique, opposé à celui qui passe et qui change, à celui qui nous fait si tôt cyniques et vieux.

Chaque œuvre est close comme un chapitre parfait. Née de l'émotion qui l'inspira elle en palpite encore, et nous recevons, vierges de tout ce qui n'est pas elle, le message qu'elle apporte aux âmes, ses sœurs, accessibles aux mêmes beautés.

Chagall, hypersensible, peint la rue où grouillent les hommes, et pour ne point y descendre ouvre sa fenêtre et contemple les toits, escabeaux des cieux.

Un pot fleuri, barrière parfumée, s'interpose encore, entre lui et eux.

Qu'une œuvre aussi peu réaliste évoque si bien la vie : c'est ce que je ne saurais expliquer. Mais entre l'objet et lui le peintre-poète place — et c'est là son don singulier — toutes les harmonies, tous les sentiments, tous les rêves que cet objet lui suggère. Et la toile se charge d'images et d'amour comme un beau poème.

Voyez ce juif, qui, fuyant les maisons sordides, s'en va vers les déserts peuplés de songes que son violon va matérialiser.

Voyez la femme au seuil de la maison rose et l'homme qui passe et qu'elle chasse ou appelle.

Voyez la cour paysanne, que les poules fleurissent et qui s'enorgueillit d'un fumier rutilant, chaud comme le soleil et comme lui rayonnant son utile fécondité.

Voyez ce marin bleu et rose, enlaçant, proie facile, la reine souriante du petit bar. C'est l'amour ingénu, longtemps rêvé en mer, et que Toulon concrétise.

Voyez et rêvez. Puis venez de très près regarder le tableau. Tout est peint avec un soin, un art qui étonnent celui qui de loin n'a vu que hautaine négligence.

Ces fleurs minuscules et délicates comme d'un bouquet ancien, et cet autre de roses jaunes, peint à pleins reliefs d'une pâte puissante où se jouent les ombres et de fulgurantes lumières.

Et tout s'apaise et se fond sur le pot transparent, opalisé comme une porcelaine.

Peinture qui se raconte et nous enchante, peinture exquise faite pour les amants et les femmes.

Pluies de fleurs sur les maisons basses, pluies de roses à travers le ciel. Et ce baiser que les amants savourent, éclair de luxure dont s'illuminent les terrains vagues. Palissades des banlieues tu rejoins le divin balcon de Juliette. Amour et désespoir. Délices et mort d'élection. Le bleu verse sur tout son noble népenthès.

On regarde encore, on s'assied, on rêve, et quand il faut partir on ne sait plus de si loin revenir.

Voyages ingénus vers tant d'aventures fleuries. Charme de l'histoire de mystère, dont la fin jamais ne sera précisée. Héros qui ne dites point quel pays vous vit naître ni vers quel paradis ou quel enfer, de toutes vos ailes, vous fuyez.

Hivers profonds sur de lointains ghettos ; printemps, printemps partout sur les campagnes de la terre et des cieux.

Picasso, triomphe de l'esprit, et Chagall, gloire du cœur. Là-bas, architecture, contre-point, et ce drame où la machine vainquit l'homme, démontré en intransigeantes formules par un qui n'en souffrit pas ; ici, rythmes et rimes, images éblouissantes et rares, et contes inouïs et sans fin aux jardins d'Orient, hantés de poésie.

Qui triomphera ? Qu'importe.

Tous deux ne sont-ils pas essentiels et nécessaires ? Si l'un avait déjà donné sa mesure et tout créé du cubisme, l'autre vient apaiser la soif permanente qui nous fait avec inquiétude les pélerins de la poésie éternelle.

Et c'est l'autre que j'aime. Qu'on me juge.

M.-L. SONDAZ.

CINEMA

Le mois de juin fut fertile en présentations, et nous ne pourrons guère commenter qu'une ou deux œuvres importantes de chacune des firmes représentatives, en nous bornant à un rappel discret des autres.

D'abord, la firme Universal, détentrice de films de belle classe, dont il faut détacher le joyau principal : *Cohen, Kelly et Cie*. Une bonne fois pour toutes, nous nous déclarons inaptes

à raconter un scénario. Les rares fois qu'il nous fut donné d'en lire un (nous y répugnons d'habitude) à l'heure de sa vision nous l'avons toujours mal reconnu, tant la richesse des détails avait heureusement perverti la sécheresse ou la niaiserie de l'exposé. C'est le cas pour le film ci-dessus mentionné. Il s'agit d'une haine entre deux familles, irlandaise et juive : des Montaigu et des Capulet besogneux, qui se réconcilient dans le bien-être, fruit d'un héritage. Nous ne prétendons pas ainsi avoir donné une idée de ce film et surtout de son exécution. Il nous faut souligner pourtant la maîtrise du découpage du scénario et surtout celle de la présentation des deux familles. Nous ne croyons pas nous tromper en évaluant à 200 mètres de pellicule la présentation de tous les personnages — les chiens compris, ils sont importants — l'exposé de leur haine, ainsi que celui de l'idylle entre deux des belligérants. Cet exposé avec le minimum de vision constitue un joli tour de force. Tout cela est joué à la perfection, en mettant hors pair Georges Sydney — un inconnu pour nous — dans le rôle du père de la famille juive.

Autre histoire juive : *Les Siens.* Ce film a près de 3.000 mètres. Nous n'en avons pu voir que le tiers final, de quoi nous donner tous les regrets. Un autre nouveau venu, Joseph Schildkraut, y a fait une composition saisissante de vieux brave homme.

Pathé nous a offert sa production, d'une très bonne tenue dans l'ensemble. Il nous en faut détacher : *Les Limiers*, histoire de chiens, pour mettre en vedette Rin-Tin-Tin, un bien bel acteur.

Il nous déplairait de parler d'un film que nous n'avons pas vu. C'est le cas pour *L'Eventail de Lady Windermere.* Les cinéphiles de nos amis, auxquels nous faisons confiance, nous assurent que c'est pure merveille. Nos regrets s'en augmentent. Aussi nous rattrapons-nous sur *Jim le Harponneur*, qui constitue le très gros morceau de la production Pathé et qui met en pleine valeur l'immense talent de John Barrymore. Celui-ci est un acteur de théâtre, dont les manifestations sur nos écrans sont à peine annuelles. Mais gagnerait-il à être vu plus souvent ? Question sans réponse, mais qu'on est en droit de se poser. L'esprit et l'œil sont ingrats et peu d'acteurs résistent aux visions trop répétées. Il y faut une faculté de renouvellement qui n'est pas monnaie courante. Pour John Barrymore, notre souvenir

demeure admiratif. Rappelons *Raffles*, *Dr Jekyll and Mr Hyde*, *Sherlock Holmes contre Moriaty*, *le Beau Brummel*. Quant à *Jim le Harponneur* — une adaptation du roman de Hermann Melville : *Moby Dick* — il faut l'aller voir. Nous mentionnerons sans les souligner les difficultés qu'il y avait à figurer un amputé muni d'un pilon. Ceci est la cuisine du cinéma et tributaire de la résistance de l'acteur chargé d'incarner pareil rôle. Mais il est une scène, parmi beaucoup d'autres, dont la vision est vraiment infernale : c'est celle de l'amputation, de toute urgence, à bord du baleinier, avec des moyens empiriques. La douleur que peut extérioriser Barrymore est purement horrifiante. On l' « entend » positivement hurler ! Quelle chambre de tortures, et quel acteur !

First National a présenté également. De sa production, qu'elle-même qualifie de « courante », il faut détacher *Terre Maudite*, qui est une autre *Ruée vers l'Or*, moins le génial Chaplin, et *Danseuse de Paris*, dont le scénario mérite l'oubli le plus rapide, mais qu'anime une femme étonnante : Dorothy Mackail. Elle nous fut révélée dans un film remarquable de la Fox: *Hors du Gouffre*, qui suivit *La Naufragée*, de la même firme, en compagnie de George O'Brien pour les deux films. Il nous faut attendre beaucoup de cette artiste.

C'est une coïncidence heureuse qui nous a permis de revoir *Le Dernier des Hommes* en même temps que nous fut présenté *Variétés*, interprété par le même Emil Jannings. Ah! que volontiers nous aurions fait amende honorable et convenu que nous nous étions trompé. Hélas ! il n'en est rien et notre dégoût s'aggrave. Demeurons concis, et confondons scénario et metteur en scène dans un oubli volontaire. Cette rancœur avouée, nous nous trouvons à l'aise pour proclamer notre admiration pour *Variétés*, présenté par Guy Maïa, interprété par Emil Jannings et Lya de Putti. Ici, la critique perd ses droits et les réserves sont menues. Les commentaires que nous nous promettons nous entraîneraient trop loin, et les écourter serait une trahison. Nous les réserverons donc pour notre prochaine chronique.

Jules ROQUE.

Échos

LEGION D'HONNEUR

Nous ne devons pas passer sous silence dans les récentes promotions de la Légion d'Honneur, la rosette de Gaston Castel. Nous ne briguons certes pas le rôle de palmarès, mais il est impossible de ne pas s'arrêter devant une personnalité aussi belle que Gaston Castel, architecte du département, qui reconstruisit avec M. Ebrard l'Opéra de Marseille.

Grand mutilé de la guerre qui ne lui épargna aucune tribulation, aucune épreuve, hospitalisé par les Allemands, en captivité pendant de longs mois, magnifique volonté, esprit courageux, enthousiaste, il a tout surmonté par le miracle de l'optimisme et de l'ardeur. Ce poète du ciment armé qui roule dans sa tête des projets inouïs et réalisables, qui rêve de transformer sa ville et son pays par le fer et par l'eau est bien l'homme le plus lyrique, le plus généreux, et pourtant le plus positif qui soit.

Gaston Castel est un « jeune » par le zèle et la foi aussi bien que par l'âge. Nous aimons profondément l'homme et l'artiste. Nous nous honorons d'être de ses amis.

Le Mois Financier

Au début du mois un très important débat s'engage, à la Chambre sur les projets financiers du ministère Briand Caillaux. La sourde hostilité d'une partie de la Cambre, l'hostilité marquée d'une autre partie laissant prévoir une chûte imminente, rendue plus sure encore après le vote défavorable de la Commission des Finances. — Le Londre passe dans les premiers jours de 182 à 193 le 9 tandisque le Dollar progresse parallèlement de 37 à 93,80. Cette particulière tension des changes entraine d'ailleurs une hausse sensible sur les valeurs étrangères et sur les marchandises.

Le 10, le Gouvernement essayant de créer un courant favorable intervient sur le marché de Londres et de Paris et fait reculer le Sterling de plus de 8 points à 185. Cette baisse cherchait son explication dans la majorité obtenue devant le Parlement, mais, cette majorité même (22 voix) était plutôt un signe d'intabilité, donc de baisse de notre devise.

Cette baisse ne devait pas tarder à se produire. Le 12 nouvelle et violente tension des devises. La Livre qui débutait le matin à 168 franchissait dès la première heure le cours de 190 et atteignait après bourse 197. Le Dollar de son côté pour la première fois dépassait 40 et s'inscrivait en fin de séance à 40,50 — La Belgique était seule coupable de la chose. Pour essayer de défendre son franc elle avait vendu du Paris de façon massive ce qui n'avait pourtant pas empéché le Londres de coter à Bruxelles 233.

Le 13 journée de détente amenée par la signature de l'accord Churchill — Caillaux. Le Sterling reperd une partie de ses plus values de la veille et clôture au marché hors bourse à 190 francs.

Le 15 accentuation à nouveau de la bourse des devises. Dès le début de la matinée la Livre était à 191,50, elle franchit avant midi le cours de 195 pour terminer en séance officielle à 197,50. — On expliquait dans les milieux cambistes cette hausse par le Bilan de la Banque. Celui-ci aurait dû être un bilan de dégagement accusait au contraire une augmentation des postes d'avance. D'autre part notre balance commerciale pour le premier semestre s'avère nettement déficitaire avec un excédent d'importation de 2.691 Millions. De son côté le report se tend à près de 10 frs pour 3 mois.

Le 18 coup de théâtre, le Gouvernement Briand Caillaux est renversé par une conjonction Marin-Herriot et c'est ce dernier qui est chargé du soin de former le ministère. — Brusquement ,et dévoilant ainsi

combien le change est aux mains de la haute Finance une arme de chantage, le Sterling passe de 199, dernier cours côté le samedi 17 à 240 francs, premier cours côté le 19. Dès ces cours connus une sorte de panique retractile s'empare de tous. Aucune banque ne veut plus travailler, les inters étrangers ou parisiens refusent de donner des cours, ou ne les donnent qu'avec un écart de 20 francs entre le cours acheteur et le cours vendeur ; — les négociants se refusent à acheter. C'est par ailleurs la ruée vers la caisse d'Epargne, vers les magasins pour acheter n'importe quoi, par n'importe quelle quantité et à n'importe quel prix. Le Dollar bat tous les records à 49,30, la lire à 143, le Florin à près de 2.000 le Suisse à plus de 900. — Nos rentes suivent le franc dans sa déroute tandis que les valeurs étrangères connaissent des plus values formidables que partagent quelques bonnes valeurs françaises.

Le 21 on se reprend un peu. La place de Paris joue nettement la chûte du ministère Herriot que tout le monde escompte et que de cent endroits on annonce officiellement avant même l'ouverture de la séance de la Chambre.

Malgré une parité de New York de 248 francs pour la Livre on fléchit le 22 jusqu'à 222,50 tandisque le Dollar passe de 49 à 46. La Bourse marque une vive reprise des rentes françaises et la séance est nettement défavorable aux valeurs à change follement poussées la veille. La Royal Dutch perd dans cette seule bourse 7.450 francs.

A la constitution du ministère Poincaré une sorte d'apaisement paraît se produire. On se rappelle que notre nouveau Premier est l'homme de la baisse de Mars 24 et surtout on comprend que si le ministère que nous avons n'est pas parfait, c'est du moins le meilleur que nous puissions avoir en l'état actuel.

Les cours se dégonflent petit à petit sans grande résistance. La Livre atteint 189 au plus bas le 26 tandis que le Dollar abandonne nettement le cours de 40 frs et que les reports passent de 20 à 13 frs pour trois mois.

Une fois de plus attendons une nouvelle déclaration ministérielle, mais souhaitons qu'elle contienne des projets sérieux et qu'une mise en chantier suive rapidement pour le plus grand bien commmun.

George Lyon.

Dans notre prochain numéro paraîtra :

Portrait d'Emily Brontë .... par ENRICO PICENI,
traduction par MARCEL BRION.

Revers du ciel .. par STANISLAS DE LA ROCHEFOUCAULT.

Poèmes .... par ADRIEN COPPERIE.

Charleston .... par PHILIPPE SOUPAULT.

L'Italien .... par H. CHABROL.

*
* *

La nouvelle de Georges Duveau, *Carte postale de Fontainebleau,* que nous avons publié dans notre précédent numéro, fait partie du *Testament Romantique,* roman à paraître dans la Collection de la « Revue Européenne », chez Simon Kra.